

Legouve, Ernest
Guerrero

GUERRERO

OU

LA TRAHISON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. ERNEST LEGOUVÉ

PARIS

TRESSE, LIBRAIRE,

Palais-Royal, Galerie de Chartres, nos 2 et 3

—

1845

GUERRERO

OU

LA TRAHISON.

Paris. Imp. F. LOCQUIN, 16, rue N.-D. des Victoires.

GUERRERO

OU

LA TRAHISON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. ERNEST LEGOUVÉ.



PARIS
TRESSE, LIBRAIRE,
Palais-Royal, Galerie de Chartres, nos 2 et 3.

1845

A M. VICTOR SHŒLCHER.

Mon cher Victor, si le public a favorablement accueilli cet ouvrage, c'est, je n'en doute pas, à cause de quelques sentiments généreux et honnêtes qui se trouvent exprimés par les personnages. Je ne puis donc le mieux dédier qu'à vous, mon ami, dont la noble amitié donnerait l'amour du bien même à ceux qui ne l'ont pas.

Ernest LEGOUVÉ.

Je n'écris point cette courte préface pour repousser les critiques dont mon ouvrage a pu être l'objet, mais pour remercier ceux qui me les ont faites. Tout ce qu'un écrivain peut vouloir, c'est d'être jugé, comme il travaille, consciencieusement : et tous les jugements portés sur ce drame, même les moins favorables, ont été accompagnés d'une discussion si sérieuse, et entourés, j'oserai le dire, d'une estime si bienveillante, que je ne puis sentir en moi que de la reconnaissance pour leurs auteurs.

D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux mettre son amour-propre à corriger ses fautes qu'à les nier ?

On m'a fait trois reproches principaux :

— Que la séparation d'Isabelle était trop d'une Romaine; je l'ai supprimée.

— Que la réapparition du père était invraisemblable ; je l'ai motivée.

— Enfin, et c'était là la plus grave critique, que Guerrero n'était pas assez coupable.

De là, dit-on, disproportion entre la faute et le châtiment, et exagération dans les sentiments de douleur de ceux qui l'entourent. Que lui ferait-on de plus, m'a-t-on demandé, s'il eût marché contre son pays? A cela j'ai un mot à répondre, c'est *qu'il a marché contre son pays :* trois fois, dans le courant de l'ouvrage et par trois bouches différentes, je fais dire qu'il a combattu Bolivar ; il est vrai qu'il ne l'a combattu qu'un jour, mais faut-il donc qu'un crime dure toute une vie pour être un crime ? Cependant, toute critique, faite par plusieurs personnes, ayant nécessairement un côté vrai, j'ai mis le crime de Guerrero plus en relief pour ne plus laisser de doute, et j'ai appelé l'ouvrage : *Guerrero* ou *la Trahison*.

La trahison, tel est en effet le véritable sujet de ce drame ; la trahison dans toutes ses phases, la trahison commise par un homme qui n'était pas fait

pour la commettre ; c'est l'histoire d'un grand cœur aux prises avec une grande faute. Guerrero est né pur, noble, puissant par le caractère et le génie, mais il a au fond du cœur une passion plus forte que lui, passion dont les circonstances ont fait une vertu, mais qui peut devenir un vice si les circonstances changent. Le corrupteur rôde autour de cette passion ; il l'aiguillonne, il l'exalte, il en fait une sorte de fièvre ; Guerrero tombe, il tombe, en s'écriant : La gloire expiera tout. La gloire vient ; elle n'expie rien : car il reste au coupable sa conscience, qu'il ne peut faire taire ; son pays, qui n'oublie pas ; sa femme, dont le silence l'accuse ; son père, dont l'apparition l'accable ; son fils, qui héritera de son déshonneur : il va succomber sous tant de coups ; mais Dieu n'abandonne pas les nobles cœurs, même quand ils se sont égarés. Un moyen de réhabilitation s'offre à lui, moyen terrible : c'est la mort. Il s'y élance, et expie le crime de sa fortune par l'utile sacrifice de sa vie. Le piège, la chute, le châtiment, la réhabilitation, voilà le résumé de cet ouvrage.

Je ne veux pas terminer ces lignes sans payer un juste tribut de remerciements aux habiles et con-

sciencieux artistes qui m'ont prêté le secours de leur beau talent; si je ne les loue pas davantage, c'est dans la crainte de paraître me louer moi-même. Dire d'un acteur, qu'en rendant votre ouvrage, il a été spirituel, profond, inspiré, n'est-ce pas se gratifier indirectement soi-même d'esprit, de profondeur, et d'inspiration? Qu'il me soit permis seulement de nommer M. Beauvallet, qui, chargé à lui seul de la moitié de l'ouvrage, en a si vigoureusement porté le faix. Il a réuni dans le rôle complexe de Guerrero toutes les qualités diverses qu'il avait fait briller dans ses différentes créations; et je suis heureux d'avoir fourni à un talent aussi distingué l'occasion de se montrer dans tout son ensemble.

GUERRERO.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUERRERO.	MM. Beauvallet.
DAVALOS.	Guyon.
D. LOPEZ.	Samson.
LE PRINCE.	Mirecourt.
LE DUC.	Marius.
ALMÉRA.	Maillard.
LE TUEUR.	Maubant.
OZORIO.	Robert.
Le Président de la Junte.	Randoux.
ISABELLE.	Mmes Plessy.
ALVAR, fils d'Isabelle et de Guerrero.	Volnys.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais du gouverneur, à la Véra-Cruz. Grande porte au milieu, deux portes à pan coupé, fermées par des rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

—

D. LOPEZ, D. ALMÉRA.

ALMÉRA.

Pourquoi, cher Don Lopez, le jeune vice-roi
Vient-il de Mexico dans Véra-Cruz? Pourquoi
Rassembler le conseil au palais de mon père?
Le rassembler soudain, le soir, avec mystère,
Mander les généraux; pourquoi?...

D. LOPEZ, souriant.

Vous savez bien
Qu'en affaires d'État je ne sais jamais rien.

ALMÉRA.

Vous que le prince appelle à ses conseils intimes!

D. LOPEZ, souriant.

C'est pour cela.

ALMÉRA.

Son maître!

D. LOPEZ.

Une de mes maximes
Fut de lui bien apprendre à garder ses secrets.

ALMÉRA.

Est-ce qu'un Bolivar surgit dans vos forêts?...

D. LOPEZ.

Il en surgit toujours. Tel est le caractère
De cette interminable et furieuse guerre,
Qui de la liberté relevant le drapeau
Au joug du monde ancien dispute le nouveau;
Dont la fureur éclate en cent et cent provinces;
Qui compte autant de chefs que leurs tribus de princes:
Guerre qui durera trente ans, et finira
Par coûter l'Amérique aux rois de l'Allambra.

ALMÉRA.

Ici, du moins, la paix semble vouloir renaître.

D. DOPEZ.

Halte d'un jour. Torrez et Castanos le prêtre

Sont tous deux fusillés; mais ces chefs belliqueux
Laissent un successeur plus redoutable qu'eux,
Un rude enfant du sol qui n'a pas dans les veines
Quatre gouttes de sang qui ne soient mexicaines...
Un visage cuivré...

ALMÉRA, avec agitation.

Taisez-vous, taisez-vous!

D. LOPEZ.

Un reste du vieux peuple exterminé par nous,
Et qui, de ses aïeux, reçut pour héritage
Le sanglant souvenir de trois cents ans d'outrage.

ALMÉRA, avec colère.

Ne parlez pas de lui!

D. LOPEZ, avec lenteur et l'observant.

Quelle agitation!
Un homme comme vous... de notre nation
Honorer Guerrero d'une telle colère!

ALMÉRA.

Guerrero! le voilà ce nom qui m'exaspère.

D. LOPEZ, très vivement.

Vous le haïssez donc?...

ALMÉRA.

Si je le hais!

D. LOPEZ.

Alors,
Parlons vite de lui. D'où viennent vos transports?

ALMÉRA.

Depuis cinq ans entiers, je combats ce sauvage,
Et vous me demandez d'où peut venir ma rage !

D. LOPEZ.

Mais n'est-il pas défait ? fugitif ?

ALMÉRA.

Défait ! lui !
Quel bras l'a donc défait, et quand donc a-t-il fui ?
Il n'a plus de soldats : ses amis, cœurs vulgaires,
Se lassant de le suivre en de si rudes guerres,
L'ont lâchement quitté ; mais lui, qui l'a défait ?
Fugitif comme Argas, dont Morillo disait :
Tremblez, il vient de fuir !... Mon Dieu, pour toute grace,
Le rencontrer enfin seul à seul, face à face,
Et pouvoir le tuer, ou mourir sous son bras !
L'honneur même, l'honneur ne m'arrêterait pas !
Et dût l'enfer punir un crime si farouche,
Je le poignarderais jusqu'en ma propre couche.

D. LOPEZ.

Quel affront de cet homme avez-vous donc reçu ?
Pourquoi ?

ALMÉRA.

Pourquoi ?... C'est... c'est... qu'il m'a toujours vaincu !
Dieu semble condamner certains cœurs à la haine !
Pour adversaire ici, toujours il me l'amène,
Toujours pour m'écraser sous ses nouveaux exploits !
Je le vaux en courage ; il m'a fait fuir cinq fois !

Je tombe entre ses mains; son insolente audace
Me rend la liberté, la vie,... il me fait grace!
Me faire grace, à moi, don Louis d'Alméra!...
Jamais, jamais ce cœur ne lui pardonnera!

D. LOPEZ, souriant.

Je serais plus clément, mais dans votre défaite
Guerrero n'est pour rien, c'est le sort qui l'a faite.

ALMÉRA.

C'est lui! c'est son génie! ah! ne me flattez point!
Car pour que ma douleur atteigne au dernier point,
Ce génie infernal, j'en reconnais l'empire,
Je le maudis tout haut, mais tout bas je l'admire,
Et moi-même faisant un Dieu de mon vainqueur,
Nulle part il n'est grand comme en mon propre cœur.
Je voudrais être lui!

D. LOPEZ.

Vous!...

ALMÉRA.

Destin magnifique!
A peine à vingt-cinq ans, Bolivar du Mexique!
Tout ce peuple abruti s'endormait dans ses maux,
Il l'éveille; il en fait un peuple de héros!
Grand comme Bonaparte aux plaines d'Italie,
Avec quelques soldats qu'il crée et multiplie,
Il défend un royaume, un monde, et Mexico
Baptise son sauveur du nom de Guerrero!

D. LOPEZ.

C'est vrai...

ALMÉRA.

Ce n'est pas tout : car le jour qu'il se lève,
Il a deux armes, lui, la lyre avec le glaive,
Et pour vaincre, unissant le poète au soldat,
La muse de Tyrtée auprès de lui combat.
Avez-vous entendu ses hymnes de bataille ?
Quel enivrant écho du bruit de la mitraille !
Quand sa troupe à grands cris lui demandait du pain,
Il lui chantait une hymne, elle oubliait la faim !
Ah ! cet homme a touché le but de tous mes rêves.
Même aujourd'hui fuyant, et de grèves en grèves
Portant son nom proscrit, sans armes, sans soldats,
Il ébranle ce monde au seul bruit de ses pas,
Et de ses vainqueurs même, écrasant la puissance,
Règne encore en ces lieux tout pleins de son absence !
Que je le hais !

D. LOPEZ, froidement.

Allons, voilà qui va fort bien !
Pour son panégyrique, il ne vous manque rien,
Mais maintenant... Quel vice en ce héros se cache ?

ALMÉRA, avec surprise.

Comment ?

D. LOPEZ, froidement.

Ce diamant a sans doute une tache ;
Quelle est-elle ? Parlez.

ALMÉRA.

Je ne vous comprends pas.

D. LOPEZ.

Quoi !.. Vous ne...

Entendant du bruit.

Mais le prince ici porte ses pas.

Silence !

SCÈNE DEUXIÈME.

—

LES MÊMES, LE PRINCE, BRAGANCE, OZORIO.

ALMÉRA.

Le conseil !...

Le prince entre, suivi des membres du conseil ; il s'assied au milieu, et leur désignant à tous des sièges.

LE PRINCE.

Messieurs, qu'on prenne place.

Tous les conseillers se rangent en demi-cercle, D. Lopez prend la dernière place, à droite.

A Alméra.

Où donc est votre père ? et par quelle disgrace

A ce conseil secret manque-t-il aujourd'hui,
Quand nous nous assemblons dans ce palais, chez lui,
Comptant sur le secours de son expérience?

ALMÉRA.

Ma sœur presque mourante exige sa présence.

LE PRINCE.

La séance est ouverte... Un puissant intérêt
Vous appelle, messieurs, à ce conseil secret.
L'Amérique en révolte osant braver son maître,
Ce n'est pas un pays, c'est un monde à soumettre!
De nos armes déjà le vigoureux effort
A comprimé l'élan des provinces du Nord;
Mais le foyer du mal est ici sur ces plages.
C'est ici qu'entraînant les peuplades sauvages
Pour la première fois Castanos a jeté
Ce cri de trahison qu'ils nomment liberté!
C'est ici qu'Hidalgo fit de la croix un glaive;
C'est ici que grandit enfin et que s'élève
La race aux peaux de chèvre, aux mystérieux coups.
Ces sombres Llaneros qui, revoyant en nous
Les hardis cavaliers des premières conquêtes,
Nous appellent encor les hommes à deux Têtes!
Depuis cinq mois pourtant, fugitif et défait,
Ce peuple semble mort, et le canon se tait;
Profitons-en! il faut de cette paix d'une heure,
Il faut faire un abime où leur liberté meure;
Et tuer d'un seul coup le monstre quand il dort...
Mais quelle arme employer? quel moyen? quel ressort?
Parlez, cher Don Lopez.

D. LOPEZ.

Mon prince, une prière :
Permettez que ma voix s'élève la dernière.

LE PRINCE, à Alméra.

Parlez donc.

ALMÉRA.

Le salut pour nous, c'est la terreur !
Ecrasez, foudroyez ce peuple et sa fureur,
Le sang éteindra tout !

LE PRINCE.

Votre avis, Don Bragance.

D. BRAGANCE.

Prince, un mot le résume, un seul : indépendance !
Ce peuple ne veut plus du titre d'Espagnol ;
Il n'a qu'un cri, qu'un vœu : la liberté du sol !...
Et ce noble désir, quoi que l'on nous promette,
Ne se refoule pas à coups de baïonnette.
Hâtons-nous donc, vainqueurs, de leur tendre la main
Et donnons aujourd'hui ce qu'ils prendraient demain.

LE PRINCE, à Ozorio.

A vous.

OZORIO.

Frappons ! frappons, les villes capitales.
C'est là qu'est le foyer de ces juntes fatales....

ALMÉRA, l'interrompant.

Les villes ne sont rien. Qui lasse les bourreaux ?
Ces farouches pasteurs, ces rudes Llaneros,

Qui gardant, lance en main, leurs bœufs dans la broussaille,
Sont toujours à cheval, comme pour la bataille.
Inondez les forêts et les champs d'escadrons,
Triomphez des déserts, et nous triompherons.

LE PRINCE, à D. Lopez.

De tous ces sentiments, lequel sera le vôtre,
Cher Don Lopez, lequel?

D. LOPEZ, froidement.

Prince, ni l'un ni l'autre.

LE PRINCE.

Comment donc?

D. LOPEZ.

Le danger qui nous suit de si près
Ne part ni des cités, ni du fond des forêts;
Et le moyen sauveur que prescrit la prudence
N'est ni dans la terreur, ni dans l'indépendance.

LE PRINCE.

Où donc est-il?

D. LOPEZ.

Jadis conseiller de deux cours,
Le duc d'Albe, à ce nom je m'incline toujours,

(ôtant son chapeau.)

Dans Bayonne, une nuit, seul avec Catherine,
Réglait des huguenots la sanglante ruine...
D'un seul mot il marqua leur but aux saints bourreaux .
« Une tête de loup vaut trente louveteaux,

« Frappez les chefs. »

LE PRINCE.

Hé bien?...

D. LOPEZ.

Hé bien, sur cette terre,
Un seul homme est le chef, un seul nourrit la guerre,
Le peuple tout entier dans un seul homme uni,
N'éclate...

LE PRINCE, l'interrompant.

Guerrero !...

D. LOPEZ, se levant vivement et allant se placer auprès du prince, pendant que les autres conseillers l'entourent.

Voilà votre ennemi!...

LE PRINCE.

Mais comment le dompter?...

OZORIO, vivement.

Payer sa mort secrète?...

ALMÉRA, vivement.

L'exciter par l'espoir à quitter sa retraite,
A lever une troupe, et des nôtres suivis...

OZORIO.

Le surprendre ?...

ALMÉRA.

Le vaincre ?

LE PRINCE, à D. Lopez.

Entre tous ces avis,
Quel est le vôtre ?...

D. LOPEZ, froidement.

Aucun. Le tuer? pourquoi faire?
Acheter un des siens ? qui voudra du salaire ?
L'attirer dans un piège ? eh ! qui le trompera ?
Le vaincre à ciel ouvert ? qui donc s'en chargera ?

LE PRINCE.

Alors, que voulez-vous ?

D. LOPEZ.

Ce que je... mais, Altesse,
Ce mot est mon secret, et ma vieille sagesse
Craint un peu, j'en conviens, les nombreux confidents.

OZORIO.

Prince, nous respectons ces scrupules prudents,
Et nous...

Il fait le geste de se retirer.

D. LOPEZ, avec politesse.

Ce n'est pas moi, messieurs, qui vous en prie.

LE PRINCE.

Mais c'est le vice-roi qui vous en remercie.

OZORIO.

Nous nous retirons, prince.

Ils saluent tous et se retirent.

SCÈNE TROISIÉME.

—

LE PRINCE, D. LOPEZ.

LE PRINCE.

Hé bien, parlez enfin !...
Quel est donc votre espoir ? quel est votre dessein ?
De ce chef mexicain que prétendez-vous faire ?

D. LOPEZ, froidement.

Un espagnol.

LE PRINCE.

Quoi ! lui ! ce mortel adversaire !
Lui ! notre ennemi né !... comment ?

D. LOPEZ.

Je n'en sais rien.

LE PRINCE.

Vous l'avez donc déjà sondé par entretien ?

D. LOPEZ.

Je ne l'ai jamais vu.

LE PRINCE.

Quelque subtile trame,
Quelque fidèle agent vous a livré son âme ?

D. LOPEZ.

Peut-être.

LE PRINCE.

Mais sur quoi fondez-vous vos projets ?

D. LOPEZ.

Sur quoi, prince ? Il est homme, et je suis Don Lopez.

LE PRINCE.

Expliquez-vous.

D. LOPEZ.

Il est, dans les grands chocs d'empire,
Un moment où du fer toute la force expire ;
Alors vient un pouvoir mystérieux, san nom,
Plus tranchant que le fer, plus fort que le canon,
Qui des longs *Te Deum* recherche peu la gloire,
Et ne remplit pas l'air du bruit de sa victoire,
Mais qui, marchant dans l'ombre et triomphant tout bas,
Conquiert tout un royaume en conquérant un bras,
S'empare d'un héros,...

LE PRINCE.

Quelle est cette puissance ?

D. LOPEZ, avec un accent marqué.

Qui du terrible Argas vainquit la résistance ?

LE PRINCE.

Vous.

D. LOPEZ.

Et par quel moyen ?

LE PRINCE, avec quelque répugnance.

Ah !... la séduction ?

D. LOPEZ, vivement.

Non, dites ascendant et domination !
C'est une guerre aussi, guerre à nobles conquêtes,
Guerre qui ne convient qu'à de puissantes têtes,
Que d'entrer en combat avec quelque grand cœur ;
Et de soi, seul armé, s'attaquant au vainqueur,
D'environner ses pas de savants artifices,
D'assiéger, de sonder ses vertus et ses vices :
Car un vice souvent dort dans une vertu ;
De surprendre en ce cœur, de gloire revêtu,
Quelque défaut caché, quelque passion sombre...
Et pénétrant alors, pas à pas, et dans l'ombre....

LE PRINCE, vivement.

Non, ne me parlez point, Lopez, de ce combat !
Lutter en soldat, soit...

D. LOPEZ.

Eh ! que fait le soldat ?

LE PRINCE.

Mais attirer un homme au vice qui dégrade !

D. LOPEZ.

Comme on attire un brave au fond d'une embuscade.

LE PRINCE.

Prendre un masque pour lire au cœur de l'homme fort !

D. LOPEZ.

Comme un déguisement pour entrer dans un fort.

LE PRINCE.

Acheter ses secrets, et, suborneur infame,
Se cacher pour le perdre et pour tuer son âme !

D. LOPEZ.

Comme en un bois épais vous vous cachez souvent,
Afin de mieux tirer sur son corps; seulement
On meurt de votre coup, on vit de ma blessure;
Toute la différence est là, je vous l'assure.

LE PRINCE.

Ah ! le péril du moins excuse les soldats,
Mais séduire, corrompre !...

D. LOPEZ.

Eh ! qui ne corrompt pas ?
C'est notre ambition, l'instinct de la nature,
L'impérieux besoin de toute créature !

Nous sommes, Monseigneur, un peu nés du serpent;
Et depuis le flatteur, qui domine en rampant,
Jusqu'au volage amant qui cherche, en heureux maître,
Non des cœurs à chérir, mais des cœurs à soumettre;
De cette ardente soif, chacun se sent gagner.
Car corrompre, c'est vaincre, et séduire est régner.

LE PRINCE.

Je ne puis, Don Lopez, vous cacher ma surprise;
Je ne vous croyais pas, quoi que de vous l'on dise,
Si savant séducteur.

D. LOPEZ, souriant.

Je fus pendant cinq ans
Ministre aux sessions de nos représentants.

LE PRINCE.

Avec ce front riant et cet œil impassible!

D. LOPEZ.

Il faut qu'un corrupteur ait l'air incorruptible.

LE PRINCE.

Et vous ne redoutez aucun échec?

D. LOPEZ, avec hésitation.

Aucun?
Mais rarement je cause une heure avec quelqu'un,
Sans qu'à notre entretien il perde quelque chose.

LE PRINCE.

Et comment le gagner? avec l'or, je suppose.

D. LOPEZ.

L'or ? Monseigneur, fermez, fermez votre trésor ;
Ce sont les malheureux qu'on gagne avec de l'or.
Mais penseriez-vous donc, prince, qu'en fait de vice,

Souriant.

La Providence n'ait créé que l'avarice ?
Nous avons sept péchés capitaux, Dieu merci !
Sans compter les véniels, qui comptent bien aussi.
Et tout consiste encore à faire croire à l'homme
Qu'il va devenir Dieu s'il veut manger la pomme.

LE PRINCE.

Mais amener à nous ce brave au cœur du fer,
Ce puissant chef guerrier !

D. LOPEZ.

C'est bien là qu'est le ver.
Son génie est son vice.

LE PRINCE.

Un si pur patriote !

D. LOPEZ.

On le croit... il le croit,.. mais tout me le dénote,
Il ne l'est pas.

LE PRINCE.

Qu'est-il ?

D. LOPEZ.

Mouvement du prince.

Général. Je le dis :
Dans cette guerre, faite au nom de son pays,
Ce n'est pas son pays qu'il aime, c'est la guerre.
Né grand homme, il se plaît dans cette ardente sphère,
Où son génie éclate et grandit invaincu.
C'est une passion déguisée en vertu.

LE PRINCE.

Comment !.. qui vous a fait entrevoir ce mystère ?

D. LOPEZ.

Ses hymnes, mes agents, son surnom militaire.

LE PRINCE.

Son surnom ?

D. LOPEZ.

Un surnom, Altesse, est un portrait,
Le jugement d'un peuple exprimé par un trait...
Eh bien, les Mexicains, dans leur idolâtrie,
L'ont-ils nommé sauveur ? père de la patrie ?
Non, ils l'ont appelé le guerrier... Tout est là !
Vos pouvoirs, et je pars.

LE PRINCE.

En venir jusque là ?
J'hésite.

D. LOPEZ.

Vain effroi !

LE PRINCE.

Flétrir ce magnanime !

D. LOPEZ.

Nullement ; l'employer. Je veux qu'il soit sublime,
Mais à notre profit ; c'est même au sien : il faut
Qu'on se vende une fois pour savoir ce qu'on vaut.
Parlons sans raillerie, et disons tout : mon prince,
Un tel homme conquis vaut plus qu'une province.
Le Mexique perd tout, l'Espagne gagne un Cid,
Mieux qu'un Cid, un Gonzalve ; et la cour de Madrid...

LE PRINCE, résolument.

Quels pouvoirs vous faut-il ?

D. LOPEZ.

Ah ! Hé bien, Excellence...
Sachez-le... du succès j'ai déjà l'espérance...
Il est ici !

LE PRINCE.

Qui donc ? Guerrero ?

D. LOPEZ.

D'aujourd'hui.

LE PRINCE.

Dans ces murs où sa tête est proscrite.... lui ?

D. LOPEZ.

Lui.

LE PRINCE.

Pourquoi ?

D. LOPEZ, lentement.

Ce soir, malgré votre prière instante,
Le duc était absent.

LE PRINCE.

Pour sa fille mourante.

D. LOPEZ, avec un accent marqué.

C'est là qu'est le secret et peut-être l'espoir.
Sa fille meurt d'un mal qu'on ne peut concevoir ;
Et lui, sur son chagrin un tel mystère plane,
Qu'on doute si pour elle il tremble, ou la condamne !

LE PRINCE.

Qu'a de commun ce deuil avec nos intérêts ?

D. LOPEZ.

Guerrero dans ces lieux, des indices secrets,
Quelques mots d'Alméra, cette étrange souffrance,
Tout, jusqu'au médecin nourrit ma défiance.
Ce médecin nous cache un proscrit mexicain,
Et...

LE PRINCE.

Silence !.. Le duc.

D. LOPEZ, regardant dans la coulisse.

Avec le médecin.

Pleins pouvoirs....

LE PRINCE.

Pleins pouvoirs.

D. LOPEZ, sortant.

Bien.

LE PRINCE, allant au duc qui entre.

Quel espoir vous reste ?

LE DUC, montrant le médecin.

J'attends...

Le prince fait un mouvement pour dire je vous laisse et sort.

SCÈNE QUATRIÈME.

—

LE DUC, LE MÉDECIN.

LE DUC.

Parlez, monsieur.

LE MÉDECIN.

Cet état est funeste...

Contre un mal inconnu, que peuvent mes secours?...
Chaque organe observé promet vie et longs jours...
Mais le corps tout entier dit destruction lente.

LE DUC, avec angoisse.

Destruction! la mort est possible?...

LE MÉDECIN.

Imminente.
Votre fille, demain, cette nuit, sans souffrir,
Peut fermer la paupière, et ne plus la rouvrir.

LE DUC.

Vous me trompez, le mal n'est pas si redoutable.
Mourir à dix-huit ans! je vous en rends comptable.

LE MÉDECIN.

D'une voix ferme.

Qui, moi, monsieur le Duc? Alors je parlerai :
Il est des jours, Monsieur, où, par vous consacré,
Le médecin revêt un ascendant suprême,
Où son devoir l'élève au dessus des rois même,
Où prêtre et juge, il peut avec autorité,
Jusqu'au fond de vos cœurs, chercher la vérité,
C'est quand la mort est là, présente, inévitable,
Et que de cette mort vous le rendez comptable...
Répondez donc, Monsieur, pourquoi meurt votre enfant?

LE DUC.

Que dites-vous?

LE MÉDECIN.

Envain votre effroi s'en défend,
Vous le savez. Quelle est cette étrange souffrance,
Sans exemple, sans loi, comme sans espérance ?
Brillante de beauté, d'éclat et de bonheur,
Forte par la jeunesse et forte par le cœur,
Mourir comme un enfant trop débile pour vivre,
Dans une promenade, en parcourant un livre,
Tomber soudainement dans un sommeil profond,
Y demeurer glacée, et la mort sur le front ;
Puis, sans effort, du mal, quand la force est éteinte,
S'éveiller... voir... marcher... Mais, après chaque atteinte,
Se réveiller plus pâle, et succomber enfin,
Sans se plaindre, debout, et l'œil toujours serein !
Ah ! quand un tel fléau frappe une telle femme,
Laissez, laissez le corps, car le mal vient de l'âme.
Qui donc blessa son cœur ? Qui donc peut le guérir ?
Celui qui la frappa veut-il la voir mourir ?...
Parlez...

LE DUC.

Moi ?...

LE MÉDECIN.

Pardonnez ce langage un peu rude ;
Mais pour nous, observer est plus qu'une habitude,
C'est un devoir, Monsieur : hé bien, depuis deux mois,
Depuis que le hasard m'offrit à votre choix,

Que de tristes secrets m'apprit cette demeure!
Est-ce un juge qui frappe, est-ce un père qui pleure?

LE DUC.

Vous osez!...

LE MÉDECIN.

Étranger, je devrais oser moins;
Mais c'est un titre aussi que tant de jours de soins,
Et dussé-je blesser un orgueil de famille,
Je le dirai : J'admire et j'aime votre fille.
Ce silence héroïque en un si jeune cœur,
Me remplit de pitié, d'estime et de douleur :
La voir, devant mes yeux, si touchante et si belle,
Mourir fatalement sans rien faire pour elle,
C'est plus que je ne dois, c'est plus que je ne veux;
Guérir ce que j'ignore, est plus que je ne peux.
Il faut que je la sauve, ou bien que je la quitte...
Choisissez.

LE DUC, après un moment de silence.

J'ai choisi. Que cet aveu m'acquitte :
Je suis père, Monsieur, et je suis espagnol,
Hé bien... il est un homme, un enfant de ce sol,
Par qui seul aujourd'hui meurt l'Espagne et ma fille.

LE MÉDECIN, avec inquiétude.

Quel est-il?

LE DUC.

Qui chassa l'étendard de Castille !

LE MÉDECIN, avec agitation.

Son nom ?

LE DUC.

Un nom maudit...

LE MÉDECIN.

Son nom ?

LE DUC.

Guerrero.

LE MÉDECIN, avec un cri d'émotion.

Ciel !...

Guerrero !... lui !...

LE DUC.

Voilà notre ennemi mortel.

LE MÉDECIN.

Guerrero !... Juste Dieu !... Guerrero !...



SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, ISABELLE.

Le rideau qui couvre une des portes latérales, s'écarte, Isabelle parait toute vêtue de blanc, et dit d'une voix faible.

ISABELLE.

Qui m'appelle ?

LE DUC.

Ma fille !... qu'elle est pâle !...

LE MÉDECIN.

O mon Dieu, qu'elle est belle !

ISABELLE.

Quel magique pouvoir m'éveille... quand je dors ?..,
Un lourd sommeil pesait sur mon âme et mon corps,
Quel cri, traversant l'air, quel cri terrible et tendre,
Jusqu'au fond de la tombe est venu me surprendre ?
Quelqu'un a prononcé le nom de Guerrero,
D'une voix..., tout mon cœur en suit encor l'écho !

LE MÉDECIN, à part, avec émotion.

Mon Dieu!...

ISABELLE, regardant autour d'elle, et s'approchant du médecin.

Serait-ce vous, monsieur?

LE MÉDECIN.

Oui, c'est moi-même!

ISABELLE, vivement.

Vous le connaissez!...

LE MÉDECIN, d'une voix émue.

Oui!... mais... vous...

LE DUC, avec violence et éclatant.

Elle! elle l'aime!..

LE MÉDECIN.

Elle l'aime!...

LE DUC.

Voilà ce mystère honteux!...

ISABELLE, avec force et dignité.

Ah! je descends de vous, mon père, et je ne peux
Me laisser accuser d'une chose honteuse!

LE DUC.

Tu brûles de parler!... parle donc, malheureuse!

Parle, puisque tu peux le nommer sans mépris ;
Parle, enfin puisqu'ici tes jours sont à ce prix.
Interrogez, monsieur, interrogez !

Il se jette sur un siége, en cachant son front dans ses mains.

LE MÉDECIN, avec respect à Isabelle.

Le puis-je ?

ISABELLE.

Interrogez.

LE MÉDECIN.

D'où vint le mal qui vous afflige?

IABELLE.

Mon père, pour briser mon rêve en un moment,
Près de moi vint un jour et me dit brusquement :
Il est mort !... Je tombai !... Notre lutte funeste
Et les pleurs où je vis, hélas ! ont fait le reste.

LE MÉDECIN.

Mais comment donc naquit votre amour ? en quel lieu ?

ISABELLE.

De ce coupable amour voici le simple aveu :
Ma mère, qui comptait le Cid en sa famille,
M'éleva, jeune enfant, et plus tard jeune fille,
Au milieu des récits et des romanceros
Qui font de notre aïeul l'aïeul de tout héros.
A tous nos entretiens, sa grande ombre présente,
De ces lieux comme nous, me semblait l'habitante ;

Nous vivions avec lui... pour lui... je le voyais.
J'atteignis à seize ans..., et bientôt du palais
J'entendis chaque jour retentir les murailles
Du nom d'un fier jeune homme, invincible aux batailles,
Qui triomphait de tout, qui survivait à tout,
Et qui, lui seul, tenait tout ce peuple debout!
On ne parlait de lui qu'en raillant sa jeunesse,
En le rabaissant... mais... l'on en parlait sans cesse;
Et je ne sais comment, ces vains et faux mépris
De sa gloire à mes yeux agrandissaient le prix;
Et jusqu'en leur courroux devinant son empire,
J'appris à l'admirer en l'entendant maudire!
Je voulus le connaître alors... et de ses jours,
Seule, exploits par exploits, remontant tout le cours,
J'étudiai sa vie et lus ses chants de guerre.
En les lisant, deux mots que j'ignorais naguère,
Deux mots purs comme lui, patrie et liberté,
Vibrèrent dans mon cœur noblement agité,
Et s'unirent en moi comme par alliance,
A ce beau mot d'honneur qui berça mon enfance.
Puis de mes héros mon cœur n'en fit qu'un seul.
Guerrero revêtu des traits de mon aïeul,
Devint pour moi Rodrigue, et, moi, prière vaine,
Et moi je désirai de devenir Chimène.

LE MÉDECIN.

Quoi! vous n'aviez de lui connu que ses exploits?
Quand donc le vites-vous pour la première fois?

ISABELLE.

Dans un jour solennel, au grand amphithéâtre!

On célébrait la trève ; et la foule idolâtre...

LE DUC, se levant.

Isabelle !...

ISABELLE.

Vous seul m'avez dit de parler...
Faut-il que je poursuive, ou dois-je tout celer ?
Dites un mot.

LE DUC.

Poursuis.

ISABELLE.

J'étais près de mon père.
La foule tout à coup se lève tout entière...
Et, partant comme un cri, mille et mille bravos
Réveillent de ces lieux, les glorieux échos ;
Les mains, les yeux, les voix, désignaient notre place ;
Je me retourne alors... Debout et plein de grace,
Paraissait près de nous, derrière notre rang,
Un jeune homme... grand... beau...

LE MÉDECIN, avec émotion.

C'est vrai.... c'est vrai... beau !... grand !

ISABELLE.

Je m'écriai : c'est lui !... Ce cri venait de l'âme....
Il se tourna vers nous, et, voyant une femme,
Tint longtemps ses regards attachés sur les miens ;
Et moi, sans le vouloir, mes yeux suivaient les siens.

Je le revis bientôt. Les hasards de la guerre
M'ayant aux Mexicains livrée avec mon frère,
Nous restâmes huit jours confiés à sa foi.
Alors je lus en lui, comme il put lire en moi ;
Et, lorsque sa bonté nous rendit à mon père,
Je leur dis au retour, confiante et sincère,
Je veux porter un nom, le nom de Guerrero.

LE DUC, qui jusque là s'était contenu, était assis, en proie à une vive agitation ; se levant tout à coup, il s'écrie avec violence.

Jamais ! jamais !.. Qui ! moi ! marquis de Ribero,
Moi, le duc de Luna, je donnerais ma fille
A ce vil indien !

ISABELLE.

La plus noble famille
Ne doit pas dédaigner de s'ennoblir encore...

LE DUC.

Un serf !...

ISABELLE.

Qui crée un peuple et lui donne l'essor.

LE DUC.

Un paysan sans nom !

ISABELLE.

Qu'a nommé tout un monde.

LE DUC.

Un gardeur de troupeaux dont la naissance immonde,

Peut prendre pour blason un bâton de bouvier !

ISABELLE.

Il est vrai ; de ses droits j'oubliais le premier .
Guerrero n'était rien avant que de paraître
Le plus grand de son peuple et de son temps peut-être.

LE MÉDECIN, à part.

Voilà donc l'être aimé qu'il ne nommait qu'à Dieu !

LE DUC, à Isabelle.

Il faudra bien qu'enfin meure ce noble feu !

ISABELLE, avec douceur.

Moi, peut-être ; mais non mon amour saint et grave.
Dieu n'efface jamais ce qu'en mon cœur il grave ,
Et je ne puis pas plus ici vous obéir,
Que si l'on m'imposait la loi de vous haïr.

LE DUC.

Tu me braves encor... mais ma juste colère...
D'une réclusion prévoyante et sévère...

ISABELLE, avec dignité.

Une réclusion ? qui donc veut-on garder ?
Ce n'est pas moi, ce soin ne peut me regarder.
Mon père me connait, il sait bien qu'Isabelle
N'est pas femme à quitter la maison paternelle ;
Non, ce n'est pas ainsi que se donne ce cœur,
Ce cœur pour qui l'amour est encor de l'honneur.

Si je quitte jamais ce séjour pour un autre,
Ce sera de l'aveu de ma mère et du vôtre ;
De tous les miens suivie, à la clarté du jour,
Dans le saint appareil qui suit un noble amour ;
Et non dans le mystère, et les ruses menteuses
Où vont s'envelopper les actions honteuses.
Ne craignez rien de moi, ni plainte, ni douleur ;
Vous savez comme moi ce qui remplit mon cœur ;
D'un autre époux jamais je ne serai la femme,
Car ce serait trahir mon serment et ma flamme ;
Mais il ne m'obtiendra que de votre pouvoir,
Car ce serait manquer à mon plus saint devoir.
La lutte sera longue, et, je le crois, sevère,
Mais Dieu me soutenant, j'y suffirai, j'espère ;
Et si quelqu'un succombe en ces cruels débats,
Du moins sera-ce un cœur qui ne se plaindra pas!

SCÈNE SIXIÈME.

—

Les Mêmes, ALMERA, entrant vivement.

ALMÉRA.

Mon père, vengeons-nous.

LE DUC, à son fils.

D'où vient cette colère?

ALMÉRA, violemment.

Venez, et vengeons-nous.

LE DUC.

Qu'as-tu?...

ALMÉRA.

Venez, mon père...

Il est là!...

LE DUC.

Guerrero?...

ALMÉRA.

Devant notre maison...

LE MÉDECIN, à part.

Le malheureux!...

ISABELLE, à part.

Pour moi!...

LE DUC.

Lui!...

ALMÉRA.

J'en aurai raison!...

Sans doute, s'il accourt, c'est par crainte pour elle,
Tant mieux, sa passion lui deviendra mortelle !

Il cherche à entraîner son père, le médecin le saisissant tout à coup, d'une voix forte, s'écrie.

LE MÉDECIN.

Vous ne sortirez pas ...

ALMÉRA.

Que dites-vous ?

LE MÉDECIN.

Je dis
Que nul ne sortira, que je vous l'interdis.
Vous ! tuer Guerrero ! Mon accent, mon visage,
Ne vous montrent-ils pas que, malgré votre rage,
Dix hommes comme vous ne sauraient m'empêcher
De défendre sa vie, et de vous l'arracher ?

ALMÉRA.

Vous osez, entre nous, ici, vous faire arbitre !

LE MÉDECIN.

Je l'ose, Monseigneur.

LE DUC.

De quel droit ? A quel titre ?

LE MÉDECIN.

Du droit de la pitié, de l'amour, de l'espoir,
Du droit de la nature, et du droit du devoir...

Du droit le plus sacré que bénisse la terre…
Et qu'ait créé le ciel… Je suis… je suis son père !…

TOUS.

Son père !…

ISABELLE.

Juste ciel !… c'est… vous qui… Serait-il ?…
La force m'abandonne…

Elle tombe sur un fauteuil.

D. LOPEZ, *sortant du cabinet de gauche.*

Allons, je tiens le fil !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre très simple, des armes suspendues, un brasero.

SCÈNE PREMIÈRE.

—

GUERRERO, seul.

Des cartes sont étendues devant lui, il tient un compas à la main, et mesure les distances.

Oui, voilà le vrai plan… terrible !.. inattendu !

Regardant sur un côté.

Mais comment arriver ?… Là, ce fort défendu,
Et vingt mille Espagnols qui me barrent la route !

Calculant sur la carte.

Voyons encore : Ce soir je pars de la redoute….

Avec impatience.

Et j'arrive... j'arrive au fort... toujours ce fort !
Non... pas d'autre chemin... non.. et sur chaque bord,
Comme des murs de rocs qui montent jusqu'aux nues,
Les Andes élevant leurs cimes inconnues !..
Quoi !.. rien à faire encor ! enchaîné pour jamais !..
Je ne secouerai point cette éternelle paix.

Prenant un livre sur une table.

Ah ! consultons le Dieu !.. Campagnes d'Italie !
Quels prodiges ! quels coups ! contre lui tout s'allie...
Quatre peuples, trois chefs ! il bat tout à la fois,

Avec inspiration.

Il traverse en deux jours... J'ai mon plan ! je le vois.
Les Andes sont ici ? j'escalade les Andes ;
Je passe... par les airs avec mes vieilles bandes ;
Et les pics surmontés, les abîmes franchis,
Après vingt jours de marche en ces sommets blanchis,
Comme la foudre alors du haut du ciel je tombe...
Je tombe sur la ville et j'en fais une tombe !
Ce sont quelques soldats qu'il m'en pourra couter,
Mais on tressaillira, rien que de t'écouter,
O récit gigantesque ! et toi, mon bien suprême,
Tu pâliras d'orgueil en t'écriant... il m'aime !

SCÈNE DEUXIÈME.

—

GUERRERO, DAVALOS, la main enveloppée.
Guerrero cache ses plans en voyant son père.

GUERRERO.

Vous, mon père ?

DAVALOS.

Ton père est mécontent de toi.

GUERRERO.

Bannissez toute crainte, et fiez vous à moi.

DAVALOS.

Dans ces murs ennemis chercher une retraite !

GUERRERO.

Nul ne sait du proscrit la demeure secrète.

DAVALOS.

Risquer de te voir prendre ainsi qu'un Llanero !

GUERRERO.

Est-ce qu'un espagnol peut prendre Guerrero ?

DAVALOS.

Bravade de jeune homme, emphase castillane,
Que tu ne crois pas plus que moi ; tout te condamne.

Trois hommes, cette nuit, ne te suivaient-ils pas ?..
Et si je ne m'étais élancé sur leurs pas,
Si le vieil Ituriz ne m'eût prêté main forte...

GUERRERO, montrant la main de son père.

Ainsi, ce bras blessé?..

DAVALOS.

Sans doute, mais qu'importe ?..
Si je meurs, mon pays ne perd qu'un homme en moi.
Mais toi, mon fils !.. ta vie est-elle donc à toi,
Pour la sacrifier à ta vaine chimère ?

GUERRERO.

De mon éloignement elle mourait, mon père.

DAVALOS.

Ton pays meurt aussi : brise son joug honteux,
Et pense à ta maîtresse après, si tu le peux.

GUERRERO.

Dans ce cœur né de vous, nous trouverons, j'espère,
Place pour le devoir et pour l'amour, mon père.

DAVALOS.

Mais cet amour lui-même...

GUERRERO.

Est sans but, je le sai...
Je sais que mon espoir est un rêve insensé ;
A cet hymen, je sais que tout dit anathème ;
Mais je sais encor mieux que j'aime, qu'elle m'aime,

Et qu'au dessus du choc des intérêts humains,
Plane un devoir sacré qui réunit nos mains !

DAVALOS.

Comment ?

GUERRERO.

Je vous le dis ici, du fond de l'âme,
Cette femme est à moi, je suis à cette femme.
Pourquoi ?.. quand ?.. je ne sais ; mais le destin le veut.
Le nœud qui nous unit, est-ce un vulgaire nœud ?
Ce que j'offre à son cœur, sont-ce les pâles restes
D'une âme qui s'usa dans vingt amours funestes ?
Non, c'est un cœur entier, sans maître, sans lien,
Ardent comme le vôtre et pur comme le sien.
Je jurais de n'avoir pour maîtresse sur terre,
Que l'âpre déité qui préside à la guerre :
Si nous nous sommes vus, aimés, choisis, cherchés,
C'est que Dieu sur nos cœurs a des desseins cachés,
C'est que ma mission est unie à ma flamme :
Cette femme est à moi, je suis à cette femme.

DAVALOS.

Qui donc parle ?.. est-ce bien l'élu d'un peuple entier ?
De la dette du sang, lui sanglant héritier,
Il aime !.. et pour que rien ne manque à sa faiblesse,
Il aime une espagnole, il aime une duchesse !

GUERRERO.

Ah ! cette noble femme est-elle ?..

DAVALOS.

Ecoute-moi :
Je la connais, l'admire et l'aime autant que toi ;
Et, quand de son amour j'appris les purs mystères,
Je m'écriai tout bas : mon Dieu !.. leurs cœurs sont frères.
Mais elle est espagnole et toi fils d'indiens :
Tout est dit, ce seul mot a brisé vos liens.
Au lion dévorant s'il faut une compagne,
Va chercher une fille au fond de la montagne ;
Une fille de pâtre, à l'esprit aguerri,
Et contre l'espagnol de haine bien nourri ;
Une fille semblable à ta vaillante mère,
Qui, le jour où du peuple éclata la colère,
Me dit : Voici ton arme, et me la prépara.
Mais la fille d'un duc!.. cet amour te perdra.

GUERRERO.

Me perdre ?.. m'assurer dans mon œuvre immortelle !
Je ne combats jamais que l'œil fixé sur elle.
Depuis un an, depuis qu'elle vit seule en moi,
Ai-je oublié mon peuple ? ai-je trahi ma foi ?
N'ai-je point pas à pas parcouru cette terre,
Pour y ressusciter le souffle de la guerre ?
Ici même... demain... ah !.. que vienne demain ;
Qu'en un champ de bataille, une épée à la main,
Par le soleil levant j'entre dans la carrière,
Avec l'Espagne en face et mes pasteurs derrière,
Soyons deux contre dix en ce terrible jeu,
Que notre liberté du combat soit l'enjeu,

Et vous verrez alors si l'amant dans mon âme
A tué le guerrier.

DAVALOS.

Oui !.. la guerre !.. ta flamme !...
Toujours des passions et jamais le devoir.
Hélas ! je vois plus loin que je ne voudrais voir.
Ton nom est grand, mon fils, ta vie est éclatante,
De tout autre que moi tu dépasses l'attente ;
Mais je cherche ton cœur sous tes brillants hauts faits;
Et du libérateur, tel que je le rêvais,
Je ne reconnais pas la sainte et noble marque.
Enfant, je t'ai nourri des hommes de Plutarque ;
Tu pris bien leur génie... as-tu pris leur vertu ?
Dans le fond de ton cœur, portes-tu, nourris-tu,
Cet amour du pays brûlant, aveugle, unique,
Qui tout entiers nous donne à la cause publique ?
Ou, le soin de ta gloire échauffant seul ton cœur,
N'es-tu pas un guerrier plus qu'un libérateur ?

GUERRERO.

Moi !.. mon père !..

DAVALOS.

Pardonne un soupçonneux contrôle ;
Mais mon cœur est si fier de ton sublime rôle !
Sais-tu bien ce qu'en toi je retrouve, ô mon fils ?
Tous mes souhaits comblés ! tous mes désirs remplis !
Je ne formais qu'un vœu lorsque j'étais jeune homme :
Délivrer mon pays !.. et dans les murs de Rome,

Une nuit à genoux sur le mont Palatin,
Au ciel je demandai ce glorieux destin.
Ah! Dieu, qui m'entendit, combla mon espérance :
Comme il créa le monde, avec magnificence !
Ce rôle que mes vœux lui demandaient pour moi,
Mon fils ! ô mon cher fils, il te le donne à toi !
Toi ! sauvant mon pays ! non, jamais sur la terre,
Nul ne sut comme moi ce que c'est qu'être père !

GUERRERO.

Des pleurs !.. ah ! sous vos yeux, émule des Brutus,
Toutes mes passions deviendront des vertus !..

Il se jette dans ses bras, et l'embrasse.

DAVALOS, se dégageant.

Pas de faiblesse !.. on vient. Quel homme ici s'avance ?

GUERRERO.

C'est le ciel qui l'envoie achever ma défense...



SCÈNE TROISIÈME.



LES MÊMES, UN PASTEUR.

GUERRERO, allant à lui.

Sont-ils prêts ?

L'HOMME.

Pas encor; ni signal, ni lueur.

DAVALOS, à l'homme.

Quel est ton nom?

GUERRERO, à l'homme.

Réponds.

DAVALOS, l'interrogeant.

Votre nom?...

L'HOMME.

Le Tueur.

DAVALOS.

Un tel titre!...

LE TUEUR.

Je l'ai gagné, c'est ma conquête...
Pour vingt-cinq Espagnols dont on tranche la tête,
On est nommé sergent, pour trente, brigadier,
Officier pour quarante, et je suis officier.

DAVALOS.

Quoi! quarante Espagnols?

LE TUEUR.

Leur lâcheté féroce
A fait mourir mon fils dans un supplice atroce.
Ils l'ont brûlé vivant, et ma haine a promis
A chacun de ses pleurs dix têtes d'ennemis.

DAVALOS.

Mais qu'êtes-vous ?

LE TUEUR, montrant Guerrero.

Son bras.

DAVALOS, à Guerrero.

Quel emploi te l'attache ?

LE TUEUR.

Je n'ai pas de talent, moi, non ; mais j'ai ma hache.
Je ne suis ni guerrier, ni grand homme... Je hais !...
Je conduis à cheval dans nos Maquis épais
Avec mes vieux amis nos fiers troupeaux sauvages,
Et, lorsque Guerrero, pour quelques grands ravages,
A besoin de cent bras, ne restant jamais court,
Il frappe sur la terre, et le Tueur accourt.

DAVALOS.

Est-ce donc aujourd'hui qu'éclatera l'orage ?

GUERRERO.

Au Tueur.

Il l'a dit, pas encor... Qui t'amène ?

LE TUEUR.

Un message.

Tirant un papier.

Un inconnu...

DAVALOS, l'interrompant, à Guerrero.

Tais-toi !... des pas !

GUERRERO.

Non.

DAVALOS, à voix basse.

J'en suis sûr...
Le passage qui mène à ton réduit obscur...

GUERRERO, à voix basse.

Est ouvert ; et Gomez y veille avec cinq autres...

DAVALOS.

Cours y donc.

LE TUEUR, à Guerrero.

Je vous suis.

GUERRERO.

Si c'était un des nôtres,
Vous savez à quel mot nous nous reconnaissons.

DAVALOS.

Libertador !.. Vas donc, vas !

Guerrero sort avec le Tueur.



SCÈNE QUATRIÈME.

—

DAVALOS, seul écoutant.

On frappe... Attendons...

Après un moment d'attente.

Maintenant.

Il va ouvrir.

SCÈNE CINQUIÈME.

—

DAVALOS, D. LOPEZ, OZORIO.

D. LOPEZ.

Le docteur Davalos.

DAVALOS.

C'est moi-même.

Mais pourrais-je savoir quelle faveur extrême ?...

D. LOPEZ.

Libertador !...

DAVALOS.

Mon fils se rend soudain ici.

Davalos sort.

SCÈNE SIXIÈME.

—

D. LOPEZ, OZORIO.

D. LOPEZ.

Ah ! dans le nid de l'aigle enfin donc me voici !
Les apprêts se font-ils ?

OZORIO.

Lupanoz y travaille.

D. LOPEZ, se promenant avec agitation.

Un grand jour !.. Cette chambre est mon champ de bataille…

Souriant.

Bataille sans blessés, ni morts, bien entendu.

OZORIO.

Mais comment donc le duc s'est-il enfin rendu ?

D. LOPEZ.

Le prince a dit : Je veux.

OZORIO.

Ainsi ce don immense…

D. LOPEZ.

Que Guerrero l'accepte et mon œuvre commence.
Mais il nous laisse seuls, examinons ces lieux :
Souvent une maison, aux regards curieux,
Révèle les secrets de celui qui l'habite ;
Sa demeure est un livre où sa vie est écrite.

Regardant autour de lui.

Quel austère séjour !… Quelle simplicité !…
On me l'avait bien dit, c'est de la pauvreté…
Mais aux séductions nul désir ne la livre ;

Regardant sur la table.

Tout est propre… rangé !… rien à tenter… Un livre !

Ouvrant le livre.

Ce qu'on lit dit parfois ce qu'on pense…. C'est bien….
Mais c'est trop peu… Quoi !… rien, sur cette table, rien.
Serai-je donc forcé, moi… d'estimer un homme ?

Il continue à regarder sur la table; avec joie, trouvant un papier.

Lisant.

Voici la trace. Une hymne…« Au nouveau Dieu de Rome,
Au grand Napoléon !… » C'est étrange ;… ce nom
Se retrouve partout où résonne un canon,…
En Europe et dans l'Inde, au Caire et sur ces plages,
Roi des chefs policés, et Dieu des chefs sauvages.
Il vient… Attends-moi là.

SCÈNE SEPTIÈME.

—

GUERRERO, D. LOPEZ.

GUERRERO, entre vivement, puis s'arrête et reconnait don Lopez.

Don Lopez ! Je suis prêt.
Partons.

D. LOPEZ, froidement.

Asseyons-nous un moment, s'il vous plait.

GUERRERO, avec dédain.

Votre meute a forcé le loup : faites curée.

D. LOPEZ.

Où sont donc les chasseurs et la meute altérée ?

GUERRERO.

Pas de vains jeux de mots, Don Lopez, brisons-là.
Je suis proscrit ; voici ma tête, prenez-là.

D. LOPEZ.

Proscrit ? Rien de plus vrai, car voici votre grace.

Il lui donne un papier.

GUERRERO.

Ma grace !... L'Espagnol pardonner à ma race !
M'épargner ! A quel prix ?

D. LOPEZ.

Que vous accepterez.

GUERRERO.

Dans quel espoir?

D. LOPEZ.

Qu'enfin vous nous estimerez.

GUERRERO.

Je ne pourrai payer une si lourde dette,
Je refuse.

D. LOPEZ.

Pourquoi?

GUERRERO, avec force, en lui rendant la grace.

Pourquoi je la rejette?
C'est pour vous écraser que je l'accepterais.
Avez-vous de l'Espagne oublié les forfaits?

D. LOPEZ.

Monsieur!

GUERRERO.

Oubliez-vous qu'hier à Carthagènes
Vous avez massacré douze mille indigènes,
Massacré lentement, massacré par le fer,
Parce que le canon aurait coûté trop cher?

D. LOPEZ, avec irritation.

Votre cause eut aussi ses attentats.

GUERRERO.

La vôtre
A bien eu ses vertus.

D. LOPEZ, fait un mouvement, puis se remettant.

Laissons-les l'une et l'autre ;
Et revenons au point qui cause nos débats.

GUERRERO.

Je vous ai déjà dit que je n'en voulais pas.

D. LOPEZ, froidement.

Peut-être...

GUERRERO.

Qui vous peut faire dire peut-être ?

D. LOPEZ.

Un mot.

GUERRERO.

Lequel ?...

D. LOPEZ.

Un nom.

GUERRERO.

Pourrais-je le connaitre ?

D. LOPEZ.

Isabelle !

GUERRERO.

Isabelle !... Ah !... respect à ce nom...
Ma vie est à vous, soit ;... mais pour mon âme, non !

D. LOPEZ, froidement.

Vous l'aimez.

GUERRERO.

D'où vous vient,... qui vous permet de prendre
Le droit de le savoir ?

D. LOPEZ.

L'espoir de vous défendre.

GUERRERO.

Vous ?

D. LOPEZ.

Oui, moi...

GUERRERO.

Nous marchons, je ne puis le nier,
De secrets en secrets.

D. LOPEZ.

Ce n'est pas le dernier.

GUERRERO.

Voyons.

D. LOPEZ.

Quel monument, ici, voit-on paraître ?

GUERRERO.

L'église.

D. LOPEZ.

Elle est déserte ; eh bien, ce soir, peut-être...
Guerrero... Pardonnez à ma témérité,
Si je vous nomme ainsi que la postérité...
Peut-être les autels, ce seuil et cette porte,
Par la foule inondés, vont soudain...

GUERRERO.

Que m'importe ?

LOPEZ.

Attendez!... Aujourd'hui, peut-être vers ces lieux,
S'avancera, l'œil fier et le front radieux,
Une jeune espagnole appelée Isabelle...

GUERRERO, avec douleur.

Isabelle !

D. LOPEZ.

Auprès d'elle, et non moins noble qu'elle,
Celui que le ciel même a nommé son époux,
Marchant...

GUERRERO, éclatant.

Son nom?

D. LOPEZ, l'observant.

Son nom ?

GUERRERO.

Quel est cet homme ?

D. LOPEZ.

Vous.

GUERRERO.

Qui ? Moi ?...

D. LOPEZ, vivement.

Votre aveu seul manque à votre alliance.

GUERRERO, avec trouble.

Moi?... dans une heure?... ici?... Don Lopez, par prudence,
Ne jouez pas avec le cœur de Guerrero !

D. LOPEZ.

Ne calomniez pas le cœur d'un Hidalgo !

GUERRERO.

Vous osez dire encor...

D. LOPEZ, froidement.

Je vous dis qu'à cette heure
La famille du duc s'assemble en sa demeure,
Qu'Isabelle est près d'eux, qu'un contrat est dressé,
Qu'un seul nom reste encor qui n'y soit pas tracé,
Et que si Guerrero prononce une parole,
Isabelle est à lui...

GUERRERO.

Comment ! elle, espagnole !...
Moi, mexicain !...

D. LOPEZ.

Il est une puissante main
Qui veut à l'Espagnol unir le Mexicain.

GUERRERO.

Le duc me hait.

D. LOPEZ.

Il est une voix souveraine
Devant qui disparaît et s'éteint toute haine.

GUERRERO.

En un instant !...

D. LOPEZ.

Il est d'impérieuses lois
Qui brisent tout obstacle et contraignent tous choix.

GUERRERO.

Qui peut dicter ces lois ?

D. LOPEZ.

Le prince, notre maître.

GUERRERO.

Qui les obtint de lui ?

D. LOPEZ.

Qui ?... Don Lopez peut-être.

GUERRERO.

Et qui de Don Lopez aurait gagné le cœur ?

D. LOPEZ.

Son admiration pour un héros vainqueur.

GUERRERO, avec ironie.

Monsieur, à votre tour, excusez mon audace.
Quel perfide calcul me couvre cette grace ?...

D. LOPEZ.

Perfide ?

GUERRERO.

Vaut-il mieux dire habile ?

D. LOPEZ, avec hauteur.

Comment ?

GUERRERO.

Ne nous emportons pas et parlons froidement.
Vous me croyez, j'espère, assez de modestie
Pour douter du transport de votre sympathie :
Un ennemi mortel, à tous les miens fatal,
Dit qu'il me veut du bien, donc il me veut du mal.
De quel plan ténébreux tentez-vous la fortune ?
Je ne le sais pas bien, mais de deux choses l'une,
Ou bien c'est une fable...

D. LOPEZ, tirant un papier et le donnant à Guerrero.

Une fable ?... Tenez...

GUERRERO.

Ciel ! de sa main! « Venez ! » Elle m'attend !... Venez !...

Avec force.

Venez !... Je n'irai pas !... Si la haine cruelle
Veut unir mon destin à celui d'Isabelle,
C'est afin de nous perdre en nous réunissant.
Les présents de vos mains ont une odeur de sang.
Votre astuce a surpris, par quelque sourde trame,
Ce billet tentateur à cette noble femme ;
Et forçant notre amour à s'armer contre soi,
Veut m'attirer par elle, et la perdre par moi.
Quand vous parlez de ciel, je vois l'enfer derrière...
Votre rôle est joué, seigneur Lopez, arrière !

D. LOPEZ.

Ne nous emportons pas et parlons froidement.
Je veux vous perdre ?... soit, mais où, quand, et comment ?
En menaçant vos jours ?... nous tenions votre vie,
Et seul j'ai défendu qu'elle vous fût ravie.
En gagnant votre cœur ?... doutez-vous donc de vous ?
En forçant Isabelle à vous tromper pour nous ?...
Isabelle, qu'ici Guerrero seul accuse,
Aurait bravé la force, ou déjoué la ruse.
Osez-vous craindre encor quand elle ne craint rien ?
Votre amour est-il donc moins vaillant que le sien ?
Et quand elle vous dit...

GUERRERO, *avec agitation.*

Rester ? partir ? Que faire ?

Avec inspiration.

Mon pays ! mon amour !... Oh ! Dieu même m'éclaire !

Appelant.

Mon père...

D. LOPEZ.

Qu'avez-vous ?

GUERRERO, appelant avec force.

Mon père !

SCENE HUITIÈME.

—

Les mêmes, DAVALOS, entrant d'un côté, OZORIO, de l'autre.

DAVALOS.

Quel danger !

OZORIO.

Qu'est-ce donc ?

GUERRERO, à son père.

Savez-vous quel est cet étranger ?

DAVALOS.

Un ami.

GUERRERO.

Don Lopez, le conseiller ministre.

DAVALOS.

Lui !

GUERRERO.

Savez-vous son but?

DAVALOS.

Quelque dessein sinistre?

GUERRERO.

Il vient, au nom du duc, ici me proposer.....

DAVALOS.

Quoi?....

GUERRERO.

La main d'Isabelle.

DAVALOS.

O ciel! toi l'épouser!

GUERRERO.

Et savez-vous enfin, comment je fais réponse?

DAVALOS.

Si je le sais!... Mon fils répond qu'il y renonce.

GUERRERO.

J'accepte.

DAVALOS, avec force.

Toi! Jamais!

GUERRERO.

Ah! calmez cet effroi!
Je suis digne de vous, et suis digne de moi.

A Lopez.

Tout est donc préparé?

D. LOPEZ.

Tout.

GUERRERO.

Isabelle espère ?

Le duc m'attend ? J'y vais ? j'y vais avec mon père.

DAVALOS.

Avec moi ? quel projet ?. .

GUERRERO.

Vous me reconnaîtrez.

Partons.

D. LOPEZ, voulant le suivre.

Bien.

GUERRERO, l'arrêtant.

Non, monsieur, vous, vous demeurerez.

D. Lopez fait un mouvement de surprise.

Vous, ôtage et captif jusqu'à ce que je rentre.
Vous avez affronté le lion dans son antre ;
Malheur à vous, si c'est pour vous jouer de lui !
Un pouvoir redoutable ici veille aujourd'hui,
Et si je ne dois plus revoir cette demeure,

A son père.

Vous n'en sortirez pas. Partons.

D. LOPEZ, froidement.

Soit, je demeure.

Ils sortent.



SCÈNE NEUVIÈME.

—

D. LOPEZ, OZORIO.

D. LOPEZ, les suivant des yeux, avec joie.

Allons, le jeu s'engage..., et j'ai le premier point.
A Ozorio.
Le Duc?

OZORIO.

Il est parti.

D. LOPEZ.

Parti?

OZORIO.

Ne craignez point.
De ses ordres chargé, son fils le représente,
Et son fils a dit oui.

D. LOPEZ.

Que Guerrero consente,
Et je réponds de tout : l'amour, le convainquant,
De l'autel, pas à pas, l'amène à notre camp...
Si je pouvais gagner un tel bras à l'Espagne!...
Mais il refusera, son père l'accompagne.

OZORIO.

Son père?

D. LOPEZ.

Est son soutien, sa force à chaque pas :
Son père...

OZORIO.

Et son honneur, ne le comptez-vous pas ?

D. LOPEZ.

Je le compte, mon cher, puisqu'ici je l'achète...

OZORIO.

Quoi ! nulle âme, à vos lois, ne s'est jamais soustraite ?

D. LOPEZ, souriant.

Si ! dans les premiers temps, plus d'un fit son devoir.
Mais notre long succès donne à notre pouvoir
Un air d'éternité qui pousse à l'inconstance,
Car la fidélité n'est que de l'espérance...

OZORIO.

Quelqu'un.

D. LOPEZ.

Qui vient donc là ?



SCÈNE DIXIEME.

—

D. LOPEZ, OZORIO, LE TUEUR.

LE TUEUR, entrant vivement.

Voyant Lopez et Ozorio.

Guerrer .. Chez Guerrero !
Que font ces Espagnols ?

D. LOPEZ, à part.

C'est un chef Llanero.

LE TUEUR, à part.

Avançons; il ne sont que deux, et j'ai mon arme.

D. LOPEZ, à part.

Je suis armé, c'est vrai, mais j'ai bien quelqu'alarme ;
Nous ne sommes que deux.

LE TUEUR.

Du calme, sondons-les.

D. LOPEZ, à part.

Il s'approche, attendons.

LE TUEUR, tirant son couteau.

S'ils cherchent des délais...

Il s'approche de Lopez, et l'interrogeant.

Je frappe. Libertad ?

D. LOPEZ, après un moment d'hésitation.

A part.

Libertador! J'espère.

LE TUEUR, interrogeant.

Bolivar?

D. LOPEZ, à part, avec crainte.

Ah! diable!...

LE TUEUR, tirant à moitié son couteau.

Hein?

D. LOPEZ, vivement.

Guerrero...

LE TUEUR, avec confiance.

C'est un frère...

A voix basse.

Il était temps. Voici ma main. Où donc est-il?

D. LOPEZ.

Absent.

LE TUEUR.

Pour tout le jour?

D. LOPEZ.

Peut-être.

LE TUEUR.

Le péril
Est terrible et pressant. Si vous pouviez l'attendre?

D. LOPEZ.

Je le puis.

LE TUEUR.

Dieu dit oui.

D. LOPEZ.

Dieu ?

LE TUEUR.

Vous devez m'entendre.

D. LOPEZ.

Très bien.

LE TUEUR.

Les peaux de chèvre à minuit paraîtront.

D. LOPEZ.

Combien ?

LE TUEUR.

Cinq cents.

D. LOPEZ.

Cinq cents !

LE TUEUR.

Les feux éclateront.

D. LOPEZ.

Où donc ?

LE TUEUR, vivement, à voix basse.

Sur le sommet de la haute colline,
Porte du Nord, à l'heure où le soleil décline.

D. LOPEZ.

S'y rendre?

LE TUEUR.

Je viendrai. Tuer ou mourir.

D. LOPEZ.

Oui.
Mourir ou tuer.

LE TUEUR.

Bien! le jour vengeur a lui.

Il sort.

SCÈNE ONZIÈME.

—

D. LOPEZ, OZORIO.

D. LOPEZ, se promenant avec agitation.

Tous nos projets sont morts, tous nos plans disparaissent!

OZORIO.

Comment donc ?

D. LOPEZ, se remettant.

Du sang froid, les incidents se pressent,
Allons lentement.

OZORIO.

Mais.....

D. LOPEZ, vivement.

Quoi ! tu ne comprends pas
Que Guerrero recrée un parti, des soldats,
Que ce sont les pasteurs qui sont les peaux de chèvres,
Que ce soir, à minuit, va partir de ses lèvres,
Le cri dévastateur, le cri sombre et fatal :
Vengeance ! et que ce feu servira de signal ?

OZORIO.

Qui vous apprit ?

D. LOPEZ, montrant les papiers sur la table.

Ces plans ; j'ai deviné le reste....

A lui-même.

Mais que faire ? comment parer ce coup funeste ?

OZORIO.

Prenez-le.

D. LOPEZ.

Pris, il faut qu'il soit décapité.

OZORIO.

Tant mieux.

D. LOPEZ, avec impatience.

Tuer! toujours tuer!... En vérité...
Ils n'ont tous qu'un moyen, quand quelqu'un les arrête :
Pour lui fermer la bouche, ils lui coupent la tête.
Que me sert de le perdre? il faut le conquérir.
J'ai besoin d'un grand homme et non pas d'un martyr.

OZORIO.

Regardant par la fenêtre.

Quel bruit? C'est Guerrero, don Luis,... Isabelle...

D. LOPEZ.

Isabelle et son frère?... est-il seul avec elle?

OZORIO.

La famille les suit.

D. LOPEZ.

Dans quel but?

OZORIO.

Les voici.



SCÈNE DOUZIÈME.

—

Les Mêmes, ALMÉRA, ISABELLE, la famille du DUC, GUERRERO, DAVALOS, L'homme de loi, tenant le contrat.

D. LOPEZ.

Pourquoi donc en ces lieux?...

GUERRERO, avec gravité.

Il le fallait ainsi.

A Isabelle.

Vous allez prononcer sur notre vie entière :
Ce contrat est signé par vous, par votre frère,
Mais, quoi que de ce coup mon cœur doive saigner,
Ce n'est qu'en ces lieux seuls que, moi, je puis signer;
Car seuls ils vous diront vos devoirs et la chaine
Où vous vous engagez, ô fille de Chimène!

ISABELLE.

Parlez.

GUERRERO, la conduisant devant un tableau.

Jetez ici les yeux sur ce tableau:
La vierge du Mexique, un glaive sans fourreau,
La liberté!... Ces traits et ce vivant symbole
Nous disent, Isabelle, une triste parole.

Nous sommes ennemis : parmi les oppresseurs
Dieu vous fit naître, et Dieu m'a mis dans les vengeurs.
Epouser Guerrero...

ISABELLE.

C'est éteindre la lutte,
C'est assurer vos droits.

GUERRERO.

Mais qu'on nous les dispute,
Ne mettrez-vous donc point mon devoir en oubli ?

ISABELLE.

Pourquoi vous ai-je aimé? pour ce devoir rempli.

GUERRERO.

Mais si j'étais forcé par le destin contraire...
De marcher,... j'en frémis,.... jusques sur votre frère,...
Pourrez-vous bien ne pas m'accuser de ces coups?

ISABELLE.

Je ne l'accusais pas lorsqu'il marchait sur vous.

GUERRERO, avec émotion.

Ce n'est pas tout.

D. LOPEZ, regardant Alméra.

Son frère est bien pâle !...

GUERRERO, avec émotion lui montrant la muraille.

Isabelle,
Ce lieu vous donne encore une leçon cruelle :

Voyez comme il est nu, pauvre,... eh bien ! de vos jours
Telle est l'austère image, ô noble enfant des cours !
C'est plus que le besoin, c'est plus que la misère,
C'est la proscription avec sa suite amère,
L'exil, la mort peut-être... Ah ! sondez votre cœur :
S'il faiblit un moment, dites-le moi sans peur.
Vous perdre ici serait une douleur extrême,
Mais voir vos pleurs demain, ce serait la mort même.

ISABELLE, souriant.

Signez.

GUERRERO, avec exaltation.

Noble !... Mais non... oh ! non ! si jeune encor !
Le front encor paré du diadème d'or...

Elle détache son bandeau et le jette.

Je ne... Que faites vous ?

ISABELLE, souriant.

J'anéantis vos craintes.
Hésitez-vous encore, et sont-elles éteintes ?...
Osez-vous apposer votre nom près du mien ?
Voyez, de la duchesse il ne reste plus rien ;
Je ne vois plus qu'un fils... une fille... leurs pères,

Avec affection et regardant Alméra.

Leurs pères,... et deux cœurs confiants et sincères,...
Qui promettent au Dieu des célestes amours
D'être tout l'un pour l'autre, en tous lieux et toujours.

DAVALOS, prenant le contrat avec élan.

Je signe...

Guerrero signe à son tour, Alméra les suit des yeux.

D. LOPEZ, regardant Alméra, à part.

Quel courroux dans ses yeux je vois luire !

ISABELLE.

O mon frère, à l'autel !...

ALMÉRA, éclatant avec violence.

L'autel ? Nous, t'y conduire !
Nous, rendre grace à Dieu de ce fatal hymen !
Non ! Le prince exigea l'abandon de ta main,
Nous avons en sujets subi notrè sentence,
Mais nos cœurs tout au moins sont hors de sa puissance...
Et c'est au nom d'un père, armé de tous ses droits,
Au nom de tous les tiens, qui parlent par ma voix,
Que, vengeant, comme chef, l'honneur de ma famille,
Ma voix te répudie et pour sœur et pour fille !

D. LOPEZ, avec force à Alméra.

Monsieur !...

ALMÉRA, interrompant.

Monsieur, jadis pour le traître Bourbon,
Charles-Quint aux Lunas demanda leur maison ;
Mon aïeul à ces lois s'empressa de se rendre,
Il prêta sa maison;... puis... il la mit en cendre,
Satisfaisant ainsi, Castillan qu'il était,
Ce qu'il devait au prince, et ce qu'il se devait.
On parle en Charles-Quint ! j'imite notre père !
Il vous faut de nos cœurs l'idole la plus chère !
Prenez !... mais nous rompons à jamais tout lien
Avec qui put souiller notre honneur et le sien.

GUERRERO, avec colère.

Souiller ?...

ISABELLE.

Ah ! par pitié !...

ALMÉRA.

Tu fais honte à ta race,
Ta race te rejette !

GUERRERO, à Isabelle.

Ah ! venez !...

ISABELLE.

Grace ! grace !
Mes parents ! mes amis !...

GUERRERO, arrêtant Isabelle.

Laissez-les.

ALMÉRA.

Plus d'appui !
Tu voulais cet esclave, eh bien, va, cours à lui,
Mais seule, sans parents, proscrite ; et je te laisse
Dans tout ton déshonneur et toute ta bassesse !

Isabelle veut l'arrêter, il recule avec tous les siens.

GUERRERO.

Et moi, je fais serment que je vous jetterai
Tremblants au pied du trône où je l'élèverai !

Almera sort avec sa famille.

D. LOPEZ, sortant aussi, à part.

J'ai trouvé.

SCÈNE TREIZIÈME.

—

ISABELLE, GUERRÉRO, DAVALOS.

ISABELLE, tombant sur un siège.

Je succombe !

GUERRERO.

O douleur ! douleur ! rage !
Elle ! moi !... sous mes yeux subir un tel outrage !...
Et n'oser la venger !... Pauvre enfant ! que de pleurs !
Et c'est pour moi, mon Dieu ! pour moi tant de douleurs !
S'approchant d'Isabelle, et avec la plus vive douleur.
Pardon.

ISABELLE, qui s'était cachée le visage, relève la tête, et d'une voix qu'elle cherche à affermir.

Nous n'avons pas mérité sa sentence.
Ami, mettons la main sur notre conscience,
Sommes-nous criminels ? Pour former ce lien,
Trompiez-vous votre père ? ai-je trahi le mien ?
Ne croyions-nous donc pas suivre une noble route ?
Ah ! nous sommes tous deux bien malheureux sans doute;

Mais dignes du mépris et de ces mots cruels?...
Non!... Ne pleurons donc plus comme des criminels.

GUERRERO.

Que dites-vous?

DAVALOS, avec élan.

C'est Dieu qui vous unit lui-même!

GUERRERO.

Quoi! votre amour pour moi brave cet anathème!

Elle pleure.

Et... Mais ces pleurs, ces pleurs que dans vos yeux je vois...

ISABELLE.

Je n'en verserai plus,... je le veux;... je le dois...

Elle éclate en sanglots.

Ah! c'est affreux!...

GUERRERO, la prenant dans ses bras.

Viens là!... viens, toi que tout repousse
Dans leur orgueil jaloux, que mon bonheur courrouce,
Ils ne t'ont rien laissé que ce cœur.

DAVALOS, s'approchant d'elle.

Et le mien!

ISABELLE, à Davalos avec empressement.

Oui, oui, bénissez-nous, servez-nous de soutien,
Que mon oreille entende une voix paternelle
Qui ne soit pas terrible en nommant Isabelle,

Et, tombant consolante en mon cœur interdit,
Couvre, en nous bénissant, la voix qui nous maudit.

GUERRERO.

Isabelle! Isabelle! être vaillant et tendre!
Tous deux pour t'adorer, tous deux pour te défendre!
Et....

SCÈNE QUATORZIÈME.

—

LES MÊMES, LE TUEUR, DEUX LLANEROS.

GUERRERO, courant à lui.

Toi!... Tout est-il prêt?

LE TUEUR.

Tout est prêt et prévu.

GUERRERO, avec un accent de triomphe.

A Isabelle.

Ah! relève la tête, un seul jour aura vu
Ta honte et ta grandeur, l'insulte et la vengeance!

ISABELLE.

Que dites-vous?

DAVALOS.

Comment?

GUERRERO.

La guerre recommence !...

DAVALOS.

Mon fils !...

GUERRERO.

Tirez le glaive et jetez le fourreau,
La guerre éclate !... Eh bien ! suis-je encor Guerrero ?

DAVALOS.

Mais...

GUERRERO.

Ce soir le départ, cette nuit la bataille,
Demain, la liberté !

DAVALOS.

Mais contre leur mitraille,
Quels canons auras-tu ?

GUERRERO.

Ceux que nous conquerrons.

DAVALOS.

Leur fort te foudroiera.

GUERRERO.

Leur fort ? nous le prendrons.

DAVALOS.

Vous n'êtes que cinq cents pour la noble entreprise...

GUERRERO.

Tant mieux! Ce qui nous manque est ce qui m'électrise.
Nous tentons un combat de géants et de Dieux?
Il nous faut accomplir l'impossible?... tant mieux!...
Impossible! impossible! effroi des cœurs vulgaires,..
Mais rêve des grands cœurs et but des grandes guerres,
Viens donc, et souffle-moi cette indomptable ardeur
Que l'espoir de t'atteindre allume dans le cœur!

DAVALOS, à part.

Toujours la guerre!

GUERRERO, à Davalos.

Adieu!... je pars... je pars pour elle.

ISABELLE, avec trouble.

Partir?... déjà partir!...

GUERRERO.

De la force, Isabelle!

ISABELLE.

Oui, partez. Nous avons échangé, vous et moi,
Nos trésors les plus chers... Vous emportez ma foi,
Je garde votre nom... Allez, et si la tombe...

GUERRERO.

Moi ne pas revenir!... Est-ce que l'on succombe
Quand on a pour égide au milieu du danger,
Isabelle à revoir et son peuple à venger?

Ah ! ne regrette pas la brillante couronne
Que pour t'unir à moi ton amour abandonne :
J'en vais conquérir une, ô jeune front charmant,
Que l'art ne forma point d'or ni de diamant,
Mais qui brillera plus sur ta beauté sereine
Que le bandeau royal sur le front d'une reine.

A son père. Lui montrant le fond.

Vous, mon père, à la tour du Nord, par ce chemin.
Nous nous retrouverons à la porte d'airain.

Aux deux Llaneros. Davalos sort.

Vous, avec vos pasteurs, hors des murs de la ville,

Au tueur.

Près du bois de palmiers. Toi, porte de Séville ;

Lui montrant la porte secrète. Aux deux Llaneros.

Le départ, à minuit !... Va donc. Suivez ses pas.

A Isabelle.

Et maintenant, partons.



SCÈNE QUINZIÈME.

—

Les Mêmes, D. LOPEZ.

D. LOPEZ, entrant.

Vous ne partirez pas....

GUERRERO.

Don Lopez!...

D. LOPEZ.

Qui pourra vous sauver, je l'espère....

GUERRERO.

Me sauver!...

D. LOPEZ, montrant la porte par où est sorti Davalos.

Votre père est arrêté....

GUERRERO.

Mon père!...

A moi, mon arme!...

D. LOPEZ.

Un mot, et ce fer tombera.

On conduit votre père au vieux fort Cisnéra.

GUERRERO.

Dans cet affreux tombeau! dans ce lieu de torture!

D. LOPEZ.

Ses jours seront sacrés… Mais au moindre murmure,
Au premier cri vengeur qui de vos lèvres sort,
A votre premier mot de révolte… il est mort !…

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un jardin. Au fond, un haie, une barrière au milieu ; plus loin la plaine. Sur le devant, à droite et à gauche, un banc, un bouquet d'arbres près d'un de ces bancs ; une bêche appuyée sur ces arbres. A gauche, une maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, MUNOS, puis GUERRERO.

ISABELLE.

Votre maître est sorti ?

MUNOS.

Dès le lever du jour.

ISABELLE.

Toujours errant et seul ! Que ce petit séjour ,
Hélas ! depuis deux ans a vu d'angoisse amère !
Désarmé par l'arrêt qui menace son père,
Oisif... Mais le voici.

Sur un geste d'Isabelle, Munos sort.

GUERRERO, paraissant au fond, la tête penchée sur sa poitrine, il tient à la main une fleur sauvage.

Pauvre petite fleur !
Sur ton roc blanchissant tu t'élevais sans peur ;
Tu te croyais bien sûre au pied de ton abîme,
Tu ne te doutais point qu'il n'est désert ou cime,
Où n'arrivent les pas de l'homme qui se fuit.

Avec accablement.

Ah !...

ISABELLE, s'approchant de lui.

Tu reviens bien tard, ami.

GUERRERO.

Quel est ce bruit ?..

Avec affection.

Toi !... Pardonne... Au milieu des âpres solitudes,
J'avais oublié l'heure et les inquiétudes.

ISABELLE.

Tu te fatigues : vois, ton front est abattu...
Tes yeux sont tout brûlants. Tu souffres donc ? Qu'as-tu ?

GUERRERO.

Souffrir ?.. non, je suis bien.

ISABELLE, à part.

Toujours cette parole...

Haut.

Ce matin, parcourant la légende espagnole,
J'ai vu quelques beaux vers que tu ne connais pas.
Si je te les lisais ?...

GUERRERO.

Des livres ? j'en suis las.
Je te rends grâce, amie.

ISABELLE.

Auprès de l'avenue,
Le vice-roi, ce soir, doit passer en revue
L'armée et les vaisseaux tout prêts pour le départ,
Les étendards déjà flottent sur le rempart ;
Veux-tu venir les voir ?

GUERRERO, avec quelque agitation.

Une flotte ? une armée ?...
Mieux vaut de ce jardin la paix accoutumée...
J'aime la paix.

ISABELLE.

Parfois j'ai vu tes noirs soucis
Aux sons de la musique un moment adoucis,
Veux-tu que je te chante...?

GUERRERO, l'interrompant, et lui saisissant la main avec force.

Oh ! tendre, tendre femme !
Je devrais... Laisse-moi, tu déchires mon âme.
Laisse-moi seul.

ISABELLE, à part.

Encore plus amer aujourd'hui !

Comme par inspiration.

Qui pourrait le calmer ?... Oh ! lui peut-être, lui !

Elle s'éloigne doucement.

SCÈNE DEUXIÈME.

GUERRERO, seul.

Il prend la bêche comme pour travailler, mais s'appuyant dessus, il dit, après un moment de silence :

De mon premier combat voici l'anniversaire.
Ce jour même, à vingt ans, ayant pour adversaire
L'invincible Rosas, et mes calculs pour moi,
Du sort d'un peuple entier je décidais en roi !
Du haut d'un mamelon, je suivais la bataille ;
Tout paraissait perdu, quand soudain ma mitraille

Éclate sur leur gauche, et moi, moi m'élançant,

Apercevant sa bêche, la saisissant vivement.

L'épée en main... Voilà mon épée, à présent.
Allons, allons, laboure, ô cheval de charrue !
Infernale pensée... ah ! tu n'es pas vaincue !...
J'ai gravi des rochers, j'ai déchiré mes mains,
De sueur et de sang j'ai trempé les chemins,...
Et tu survis toujours dans ce corps que j'épuise...
Il faudra bien qu'enfin le travail te réduise !

Il va se mettre au travail quand l'horloge sonne.... Il s'arrête et écoute.

L'heure sonne... Un,.. deux,.. trois... Trois heures seulement.

Sa bêche lui échappe.

Dieu ! que c'est long un jour !... Silence ! isolement !..
Et rien autour de moi que ces grands arbres sombres,
Qui s'élèvent tout droits, muets comme des ombres.
Cette eau qui dort,... cet air sans un souffle de vent,...
Ce vaste ciel désert sans un seul cri vivant,...

Frappant son cœur.

La mort,... le vide... et là, le désespoir !...

Il tombe accablé sur un banc. Isabelle reparait au fond.

ISABELLE.

Je tremble.

Elle va s'asseoir près de lui, et lui prend la main.

GUERRERO.

Te voilà ?

ISABELLE.

Je reviens.

GUERRERO.

Plus triste, ce me semble.

ISABELLE.

Il est vrai : sans ton fils près de toi je revien.

GUERRERO.

Mon fils ? Pourquoi ?

ISABELLE.

Quel autre, hélas ! te fait du bien ?

GUERRERO.

Ah ! je suis un ingrat d'oser me plaindre encore ;
Je veux… je veux chasser tout ce qui me dévore…
Parlons de lui.

ISABELLE, souriant.

Toujours de lui ?… cœur inconstant !
J'en dois être jalouse.

GUERRERO.

Oh ! non ; je l'aime autant,
Parce qu'il est ton fils.

ISABELLE, souriant.

Et parce que tu l'aimes.

GUERRERO, avec un accent profond.

C'est vrai, je sens pour lui des tendresses extrêmes !

ISABELLE.

Vous autres conquérants vous êtes tous ainsi ;
Ce qui vous perpétue est tout votre souci.

GUERRERO.

N'as-tu pas remarqué qu'il ressemble à mon père ?

ISABELLE.

Moins grave.

GUERRERO.

Vous riez ; mais orgueilleuse mère,
Vous triomphez à voir son air d'homme de cœur.
Il a l'œil de mon père et ta ferme douceur ;
Et, lorsque dans mes bras je le presse, il me semble
Que tous trois sur mon cœur je vous étreins ensemble.

ISABELLE, à part.

Il se calme.

GUERRERO.

Est-il là ?

ISABELLE, souriant.

Non… N'est-il pas ton fils ?…
Sitôt qu'un tambour bat, que passent des fusils,
Ne faut-il pas soudain que ce guerrier y vole ?
Peut-être il a voulu suivre la banderolle,
Et voir…

GUERRERO, avec irritation.

Ignore-t-on que Guerrero défend
Qu'on montre ni fusils, ni glaive à cet enfant ;

Qu'il doit, au lieu de fer, savoir tenir l'aiguille ;
Que c'est comme une fille, en vêtement de fille,
Et non comme un soldat qu'il doit être élevé?

ISABELLE, avec stupéfaction.

Jamais je ne te vis...

GUERRERO.

Quoi ! rien ne t'a prouvé
Qu'ils le condamneront comme moi, que leur haine
Le liera comme moi d'une éternelle chaîne,
Qu'ils le feront manœuvre et bêcheur comme moi ?
O torture !

ISABELLE.

Des pleurs, mon Dieu !

GUERRERO, avec amertume.

Des pleurs ! pourquoi ?
Que me manque-t-il donc ? et pourquoi pleurerais-je ?
N'ai-je pas ce jardin ? ce toit qui me protège ?
Parvulus at felix : car je lis les latins :
Nouveau bonheur à joindre à mes heureux destins !
Tout le jour à mon gré je promène ma course
De la source au palmier, du palmier à la source ;
Le matin, je vais voir le soleil se lever,
Et j'admire, le soir, l'astre qui fait rêver.
Du bonheur idéal n'est-ce point là l'image
Que chante le poète et que cherche le sage?...

Eclatant tout à coup et jetant la bêche.

Trop heureux laboureurs !... Dérision ! transports!...
Loin de moi ! loin de moi ! misérables trésors !...

ISABELLE.

Guerrero!

GUERRERO.

Qu'on me laisse.

ISABELLE.

À tes pas je m'attache.

GUERRERO.

Me laissera-t-on?

ISABELLE.

Non, ce que ton cœur me cache,
Je te l'arracherai, te dis-je, il faut parler.

GUERRERO.

Mon cœur n'a rien à taire et rien à révéler.

ISABELLE, avec fermeté.

Espères-tu tromper deux ans de chaste flamme?
Ou n'oses-tu fier tes secrets à mon âme?
Je ne suis qu'une femme, il est vrai, mais je suis
La femme qui t'a dit : exilé, je te suis.
Ouvre-moi donc ton cœur, à moi qui suis toi-même :
S'il est quelque remède à ta souffrance extrême,...
Je saurai te trouver ;... s'il n'en est pas,... hé bien!
Tu souffres,... j'ai le droit de souffrir,... c'est mon bien.

GUERRERO, vivement.

Ne te souvient-il plus des chaines de mon père?...

ISABELLE.

Un autre mal te tue, un mal plein de mystère,
Un mal dont on dirait que tu rougis tout bas....

GUERRERO, avec trouble.

Se remettant un peu.

Moi?... Comment de ton sort ne rougirais-je pas?
Qu'es-tu? Que seras-tu? la femme d'un esclave.
Comme ta race altière en triomphe et me brave!
Ton Alméra surtout, comme en nous rencontrant
Il semble dire : hé bien! voilà ce conquérant,
Ce héros qui devait...

ISABELLE.

Non; d'autres coups te frappent.
Quelquefois d'un grand cœur de tels pensers s'échappent,
Mais ils n'y vivent pas : parle, parle sans fard.
La femme de Brutus se blessa d'un poignard,
Afin que de sa foi son courage fit preuve;
Moi, du fer sur mon corps je n'ai pas fait l'épreuve,
Car je sais qu'Isabelle est digne de savoir
Tout ce que son époux est digne de vouloir.

GUERRERO, entraîné.

Entendant du bruit.

Je n'y résiste plus... écoute... Qui s'avance?



SCÈNE TROISIÈME.

—

LES MÊMES, LE TUEUR.

ISABELLE.

Un pasteur.

GUERRERO, reconnaissant le Tueur.

Toi !...

LE TUEUR.

Moi-même.

GUERRERO.

Après deux ans d'absence !

LE TUEUR.

Le sang de mon fils crie encore.

GUERRERO.

M'avoir fui !

LE TUEUR.

Ce pays était mort, et toi mort comme lui.

GUERRERO.

D'où viens-tu ?

LE TUEUR.

De me battre.

GUERRERO.

Et depuis lors ?

LE TUEUR.

Je tue.

GUERRERO.

Quel est ton chef?

LE TUEUR.

Un homme, et non une statue ;
Bolivar.

GUERRERO.

Quoi ! tu viens des bords sanglants du Sud ?
Eh ! que fait Bolivar ?

LE TUEUR.

Il bat le vieux Bermud.

GUERRERO.

Et Riberos ?

LE TUEUR.

Il bat Don Diaz.

GUERRERO.

Et Tornile ?

LE TUEUR.

Il bat Gusman.

GUERRERO.

Tous ! Tous !

LE TUEUR.

Toi seul es inutile.

GUERRERO, avec hauteur.

Tueur!

LE TUEUR.

Pas de courroux. C'est grave, écoute moi.

GUERRERO.

Que veux-tu?

LE TUEUR.

Bolivar m'envoie ici.

GUERRERO.

Pourquoi?

LE TUEUR.

Madrid est envahi, Napoléon y règne.
Frappons notre ennemi pendant que son flanc saigne.
Tremblant pour son pays, par Bolivar pressé,
Tout l'accable... Parais,... il succombe.

GUERRERO.

Insensé!...
Ce peuple est endormi.

LE TUEUR.

Réveille-le.

GUERRERO.

Cent hommes
Ne se lèveraient pas à l'instant où nous sommes.

LE TUEUR.

Frappe le sol du pied, la guerre en va sortir.

GUERRERO.

Me faire parricide, et mon père martyr!
Jamais! jamais!...

LE TUEUR.

Ta cause?

GUERRERO.

Et mon père?

LE TUEUR.

Ta cause!

GUERRERO.

Mais mon père sur qui leur haine se repose,
Mon père qu'ils tueront à mon premier élan.

LE TUEUR.

Hé bien! un homme mort.

GUERRERO.

Bête fauve, va-t-en.

LE TUEUR.

Tu refuses?

GUERRERO.

Va-t-en.

LE TUEUR.

Soit donc : trahis ta cause...
Ton goût est d'arroser ta plate-bande,... arrose.
Pendant vingt mois entiers, l'on s'est passé de toi,
L'on s'en passera bien encore. Adieu. Pour moi,
Je dirai que j'ai vu le chef de la grande œuvre,
Transformé, cœur et corps, en jardinier manœuvre.

Il sort.

SCÈNE QUATRIÈME.

—

ISABELLE, GUERRERO.

GUERRERO.

Oisif! oisif!

ISABELLE.

Cet homme attaquer Guerrero.

GUERRERO.

Que m'importent les cris de ce vil Llanero?

ISABELLE.

A ta gloire insulter!

GUERRERO.

Ce n'est rien que ma gloire.

ISABELLE.

Comment!

GUERRERO.

Eclate donc, triste et fatale histoire!...
Et toi qui sans frémir m'interroges ici,
Voici mon cœur ouvert... Viens donc et plonges-y.

ISABELLE.

Je tremble.

GUERRERO.

Dans mon sein se débat et m'accable
Une passion sombre, égoïste, coupable.

ISABELLE.

Coupable! Juste ciel!

GUERRERO.

Mon père est enchaîné,
L'esclavage avilit mon peuple infortuné,
Hé bien! ce que je pleure et qui me désespère,
Ce n'est pas seulement mon pays et mon père :...
C'est mon essor brisé, c'est ce repos de mort,
C'est ma part d'autrefois dans les grands coups du sort,
Disons tout, c'est la guerre enfin, j'aime la guerre!
Au cri de liberté, je me levai naguère,
Mais la poudre en mon sang passa dans le combat,
Je partis patriote et je revins soldat!

L'homme devient si grand sur les champs de bataille !
Vivre au sein de la mort, défier la mitraille,
Dompter la faim, la soif, la peur, et ressentir
L'ivresse du joueur, l'extase du martyr!...
Et voilà le destin du vulgaire profane,
Du soldat... Mais le chef, l'âme qui guide et plane,
Le général qui voit, qui tient dans son pouvoir
Mille bras pour agir, mille cœurs pour vouloir,
Qui seul présent partout, et roi de la carrière,
Se sent vivre à la fois dans une armée entière,
Qui, semblable au soleil sur l'orage roulant,
Domine du regard ce tumulte sanglant,
Le gouverne,... il se dit à chaque ordre qu'il donne :
Du sort de l'univers, je dispose, j'ordonne,
Je suis Dieu pour une heure !... Oh ! qui vous a goûtés
Sublime enivrement, sanglantes voluptés,
Vous appelle et vous suit partout d'un cœur avide.
Ah! vous laissez dans l'âme un insondable vide.

ISABELLE.

Et moi ?

GUERRERO.

N'accuse pas ma tendresse et ma foi:
Sans toi, je serais mort ; je me tuais sans toi !
Un serrement de main, un regard, un sourire,
Ont cent fois en mon sein apaisé mon délire ;
Mais le démon fatal s'est réveillé cent fois.
Pour vaincre son pouvoir, pour étouffer sa voix,
A genoux, j'implorais l'assistance suprême ;
J'invoquai les vertus, l'honneur, les vices même....

Ainsi que les vertus, les vices m'ont trahi !

ISABELLE.

Quoi ! par l'amour du jeu, quand soudain envahi...

GUERRERO.

Hé bien ! le jeu, le jeu, ce fléau sans remède
Qui détruit tout, dit-on, dans le cœur qu'il possède,
Qui fait que l'on n'est plus ni père, ni mari,
Que l'on n'est que joueur, le jeu n'a pas tari
Un seul des pleurs amers où ma douleur se noie :
J'ai perdu sans regret, et j'ai gagné sans joie,
Et dans ces passions où je me suis sali,
J'ai trouvé le dégoût sans rencontrer l'oubli !

ISABELLE.

Malheureux !

GUERRERO.

Ce n'est plus une ardeur refrénée,
C'est toute ma jeunesse en mon sein déchaînée !
Depuis un mois surtout, depuis qu'en débarquant,
Cette armée a changé notre ville en un camp,
Ma force me poursuit, ces canons que l'on roule,
Ces pas sur le pavé, ces clairons, cette foule,
Et cette odeur de poudre au loin remplissant l'air,
Tout m'enivre ! La nuit au cliquetis du fer,
Dans les destins du monde en espoir je m'élance !...
Mûri par la contrainte et deux ans de silence,
Mon génie énergique éclate en vastes plans.
Ce sol ne suffit plus à mes desseins brûlants :

Je franchis l'Atlantique, et pour mon but sublime,
Je vais, je vais parfois jusqu'à rêver un crime!...

ISABELLE.

Un crime!... Toi!... Comment?

GUERRERO.

N'insiste point, tais-toi,
Mais, sur ton noble cœur, presse-moi, soutiens-moi,
Réunis ce que j'aime, et ce que je vénère,
Parle-moi de mon fils, parle-moi de mon père,
Et tous trois m'abritant dans vos bras protecteurs,
Mes anges, sauvez-moi des démons tentateurs!

SCÈNE CINQUIÈME.

—

Les Mêmes, D. LOPEZ, au fond.

D. LOPEZ, à part, au fond.

Allons!... De lui dépend tout notre sort peut-être!
Il faut qu'il soit à nous.

Il ouvre la barrière et entre.

ISABELLE.

Qui donc ici pénètre?
Don Lopez!

GUERRERO.

Lui !

D. LOPEZ, approchant.

Lui-même.

GUERRERO.

Ici, vous !...

D. LOPEZ.

Autrefois,
Auprès de vous déjà, je suis venu deux fois,
L'une pour vous sauver, l'autre pour vous remettre

Montrant Isabelle.

Un trésor qui valait un souvenir peut-être.

GUERRERO.

Et la troisième fois, qui vous guide ?

D. LOPEZ.

Un devoir.

ISABELLE, à part.

Eloignons-nous.

Elle s'éloigne ; D. Lopez qui le voit, fait un mouvement de satisfaction.

GUERRERO.

Parlez.

D. LOPEZ.

Le prince doit ce soir
Présenter à l'armée, aux yeux d'un peuple immense...

GUERRERO.

Son général futur, je le sais.

D. LOPEZ.

Je le pense.

GUERRERO.

Je sais même son nom.

D. LOPEZ.

Je ne crois pas.

GUERRERO.

Pourquoi ?

D. LOPEZ.

Il n'importe,... passons... Mais notre vice-roi,
De ses troupes d'abord fait ici la revue.

Désignant la plaine qui est derrière la haie.

GUERRERO.

Près de cette maison ?

D. LOPEZ.

Et comme en l'avenue,
Elle est seule, il se peut que pour voir défiler,
Le prince s'y repose avant que de parler ;
Lui refuserez-vous votre toit pour une heure ?

GUERRERO.

Qui peut prendre mes jours peut prendre ma demeure.
Je partirai.

D. LOPEZ.

Pourquoi ?

GUERRERO.

Qu'aurais-je à faire ici ?

D. LOPEZ.

De ces jeux belliqueux n'avez-vous nul souci ?
Quel spectacle plus beau pour un homme de guerre ?

GUERRERO.

Certe, et pour les enfants : mon fils n'en manque guère.

D. LOPEZ.

Est-ce vous qui parlez, vous le triomphateur ?

GUERRERO.

Vous vous en étonnez, vous pacificateur ?

D. LOPEZ, après un court silence.

Vraiment, vous me charmez par votre indifférence.
Vos maux... que je rêvais... troublaient ma conscience.

GUERRERO, souriant, à mi-voix.

Je ne la croyais pas si facile à troubler.

D. LOPEZ.

Mais tranquille, serein, vous semblez étaler
Sur vos traits...

GUERRERO, avec hauteur.

Viendrait-on épier mon visage ?

D. LOPEZ.

Non. Mais, à ce bonheur, heureux de rendre hommage...

GUERRERO.

Mon bonheur se suffit, et n'a pas plus besoin
De l'encens du flatteur que de l'œil du témoin.

D. LOPEZ, à part.

Ne pourrai-je arracher un seul cri de son âme ?

Haut.

Pardon... Peut-être ici trop de zèle m'enflamme.

A part.

Ils tardent bien !

On entend une musique militaire et des instruments de guerre. A part.

Enfin !

GUERRERO, avec un léger tressaillement.

Qu'entends-je ? quels accords !

D. LOPEZ, négligemment.

Ah ! quelque régiment qui va joindre son corps.

Il feint de s'éloigner de quelques pas, et observe Guerrero. La musique continue.

GUERRERO, écoutant, et à part.

Ce bruit m'émeut toujours.

D. LOPEZ, l'observant.

Son regard étincelle !

La musique s'approche.

GUERRERO, écoutant avec plus d'attention et à voix basse.

Je connais cette marche.

D. LOPEZ.

Il pâlit.

GUERRERO, toujours à part.

Oui, c'est celle
Que l'ennemi jouait à mon premier combat.

D. LOPEZ, à part.

Il pâlit, j'en suis sûr.

La musique s'approche toujours.

GUERRERO, à part.

Malgré moi, mon cœur bat,
A ce grand souvenir de ma première gloire !

D. LOPEZ, à part.

C'est le moment... Allons !

Il descend d'un pas vers Guerrero, et s'adressant à lui.

Quel beau chant de victoire !
C'est le chant des dragons de Rosas Montaigu.

GUERRERO, avec un cri étouffé.

Rosas ! c'était leur chef !... c'est lui que j'ai vaincu !
Ah ! le grand jour renaît tout entier !

La musique éclate avec plus de force. Don Lopez s'approche encore plus de Guerrero.

D. LOPEZ.

Que naguère,
On vous eût vu frémir à ces accents de guerre !

GUERRERO, se contenant.

Oui, naguère !

D. LOPEZ, regardant par dessus la haie.

Je vois flotter les étendards.

GUERRERO, à part.

Je voudrais les revoir !

D. LOPEZ, avec une sorte d'exaltation.

Leurs larges plis épars
Semblent à ces beaux chants se bercer dans la plaine.....

à Guerrero.

Quel spectacle ! Et penser qu'il vous agite à peine...
Que vos rivaux vaincus s'approchent... qu'ils sont là !...

Avec énergie.

Qu'un coup-d'œil vous rendrait.... Les voilà ! les voilà !
La musique éclate avec force.

GUERRERO, emporté malgré lui.

Ah ! dût sous moi la terre entr'ouvrir ses entrailles,
Il le faut !

D. LOPEZ, à part.

Hennis donc, ô cheval de batailles !

GUERRERO, s'élançant du côté des troupes.

Grand souvenir !

D. LOPEZ, l'arrêtant.

O ciel ! est-ce vous qui parlez ?

GUERRERO, revenant à lui, et avec véhémence.

Qu'ai-je dit ? qu'êtes-vous ? quest-ce que vous voulez ?
De quel droit dans mon cœur osez-vous donc descendre ?
Qui vous permet de voir, de soupçonner, d'entendre,
De parler ?

D. LOPEZ.

Ah ! laissons ce langage emprunté ;
Plus de voile entre nous, place à la vérité !
J'ai vu, j'ai vu jaillir le sang de la blessure,
Et je viens en sauveur pour guérir la torture ...

GUERRERO.

Loin de moi !

D. LOPEZ.

Votre cri ne m'a rien révélé :
Je vous savais trop grand pour être consolé.
L'aigle a besoin du ciel, je le rouvre à ses ailes.

GUERRERO.

Vous !

D. LOPEZ.

Où vont ces vaisseaux ? ces troupes où vont-elles?
Le savez-vous ?

GUERRERO.

Oui ! oui !

D. LOPEZ.

Dès demain, s'élançant...

GUERRERO.

Sur notre Bolivar ?...

D. LOPEZ.

Pour un jour, en passant ;
Mais ensuite rêvez, inventez une guerre
D'où peut-être naîtra le salut de la terre,
Pour laquelle César n'eût pas été trop grand.

GUERRERO, malgré lui.

Laquelle ?

D. LOPEZ.

Pour rival, cherchez un conquérant
Dont le nom... Mais je n'ose en dire davantage...
Je rêvais un grand chef devant un grand ouvrage...
Mais je vous blesserais en poursuivant... Pardon :
Je m'arrête et me tais.

GUERRERO, avec force.

Où marchent-ils ?

D. LOPEZ.

Non,... non.

GUERRERO.

Répondez, où vont-ils ?

D. LOPEZ.

Il faut que je réponde ?

Avec énergie.

En Espagne, sauver la liberté du monde !

GUERRERO, avec un cri involontaire.

En Espagne !

D. LOPEZ.

Pour elle, on y meurt aujourd'hui !

GUERRERO.

Ciel !.. en Espagne !.. contre...

D. LOPEZ.

Achevez... Contre lui !...
Contre l'homme invaincu, contre la grande épée,
De tout sang libre et pur incessamment trempée.

Guerrero tressaille.

D. Lopez, plus vivement.

Je me disais: Il n'est qu'un génie indompté,
Qu'un fils de la nature et de la liberté,
Qui puisse de sa chute accomplir la merveille.
Pour lutter contre lui notre Europe est trop vieille.
Nos chefs civilisés, nos généraux muets,
Tremblent tous devant lui, disciples ou jouets.
Il faut que des forêts d'un nouvel hémisphère,
Le hardi nourrisson d'une sauvage terre,
S'élançant dans sa force et dans sa majesté,
Arrive...

GUERRERO.

Juste ciel !

D. LOPEZ.

Quel combat ! D'un côté,
Le géant de la guerre et de la tyrannie ;
De l'autre, ô liberté, brûlant de ton génie,
Ton jeune et fier David, qui, vengeur et soutien,
Sauve le nouveau monde en délivrant l'ancien !

GUERRERO.

O mes rêves !

D. LOPEZ.

Déjà sur vos pas, par avance,
Mon esprit s'élançait,... je me trompe,.. s'élance.
Vos vingt mille soldats....

GUERRERO, malgré lui.

Vous n'en avez que dix.

D. LOPEZ.

Dix mille autres sont prêts dans le port de Cadix.

GUERRERO.

Vingt mille hommes !

D. LOPEZ.

Aux cris : il arrive !.. il arrive !..
Le peuple tout entier, accouru sur la rive...

GUERRERO.

Le peuple ?

D. LOPEZ.

Il vous connaît.

GUERRERO.

Comment ?

D. LOPEZ.

Par ses revers.

GUERRERO.

Il ne lui faut qu'un chef pour vaincre l'univers !

D. LOPEZ.

Il vous crie : en avant ! il vous suit en délire !

GUERRERO.

J'en fais des combattants...

D. LOPEZ.

Des héros ! Votre lyre,
Votre lyre frémit... Vers Madrid élancé,
Vous marchez sur César...

GUERRERO.

Se réveillant tout à coup.

Je l'attaque... Insensé !...
Et Bolivar!... Moi!... moi!... le combattre!... moi, traitre!
Attaquer mon pays !...

D. LOPEZ.

Pour le faire renaître.
Le roi, libre par vous, délivrera ce sol,
Et des Américains, vous, sauveur espagnol....

GUERRERO, éclatant avec énergie.

Tentateur, loin d'ici !.. Je vois vos stratagèmes...
Vous voulez me corrompre avec mes vertus mêmes,
Et votre art infernal, déguisant l'attentat,
Derrière le héros me cache l'apostat !..
Je reconnais bien là votre odieuse race...
Loin d'ici !.. Quel espoir vous guidait sur ma trace ?
Que vouliez-vous? scruter, mesurer mes douleurs ?...
Hé bien, regardez-les... Oui, je souffre,.. je meurs...
Mais je descends de ceux dont pas un seul ne bouge,
Quand vous les étendez sur des lits de fer rouge,
Et dût le ciel vingt ans prolonger mon malheur,
Je ne fléchirai pas.

D. LOPEZ, à part.

Le trait est dans le cœur.

S'éloignant.

Laissons-le seul.



SCÈNE SIXIÈME.

—

GUERRERO, seul, se promenant avec agitation.

A moi, m'offrir ce pacte infame !
Mais il se croyait donc déjà sûr de mon âme !
Ah ! d'indignation tout mon cœur a saigné !...
Allons, ne te mens pas,... tu n'es pas indigné ;
Tu pleures.. il est vrai, mais des larmes de rage.
Quel tableau !.. quel destin !... Déjà sur le rivage
Je me voyais armant, sauvant, affranchissant,
Et dans la grande Europe enfin apparaissant...
Malheureux ! toi, marcher sur Bolivar, ton frère !...
Pour un jour... Puis après,... après?... Quel adversaire !
Lui !... Devant ce grand nom je me sens frissonner !..
Lui !... l'attaquer !.. le vainc... Je n'ose terminer...

A voix basse, après un moment de silence.

Si c'était mon destin pourtant ?.. Que sont les hommes ?
Des instruments. Si Dieu, Dieu, par qui seul nous sommes,
Comme il l'élut jadis, m'élisait aujourd'hui ?
Il est grand, mais ma cause est plus grande que lui.
Armé pour elle, armé du glaive de l'apôtre,
Représentant d'un monde et défenseur de l'autre...
Que dis-je ? les sauvant tous deux par mes exploits...
Oui, tous deux, car Lopez a dit vrai cette fois ;
L'Espagne ne peut rien refuser à ma gloire :
Tout mon pays renait sauvé par ma victoire !

Avec douleur.

Et je reviens... A moi !.. mon père !... mon honneur !...
Ciel ! le germe du crime est à peine en mon cœur,
Et déjà le poison en tout mon sang se glisse,
Et du vil corrupteur ma passion complice,
De ses sophismes même infectant ma raison,
Au nom du dévouement prêche la trahison !..
Ah ! je t'étoufferai, voix fatale et puissante !...
Si cette gloire au moins n'eût pas été présente !...
Mais la tenir ! n'avoir qu'à s'avancer d'un pas,
Et, s'arrachant le cœur, dire : Je ne veux pas !
Non, les enfers n'ont point de pareille torture !
Le crime,... la vertu,... la gloire,... le parjure,
Se disputent cette âme éperdue et sans loi....
O mon père !... mon père !.. à moi !.. veille sur moi !..

Il tombe accablé sur le banc. D. Lopez a paru au fond, pendant les derniers mots.

SCÈNE SEPTIÈME.

GUERRERO, sur le devant, D. LOPEZ, OZORIO, paraissant au fond.

D. LOPEZ, bas à Ozorio.

Quoi ! Davalos a fui de notre forteresse !

OZORIO.

Il accourt vers son fils.

D. LOPEZ.

Il accourt ?... Qu'il paraisse,
Et tout serait perdu... Dans le fond d'un cachot,
Qu'on le plonge, et qu'il meure !...

Ozorio sort.

Allons, le dernier mot.
Lorsque le vase est plein, il suffit d'une goutte,
Il déborde, et le ciel met exprès sur ma route....

S'approchant de Guerrero.

Guerrero...

GUERRERO, relevant la tête.

Que veut-il ?

D. LOPEZ.

Je viens pour vous.

GUERRERO.

Pour moi !

D. LOPEZ.

Partez !.. partez !...

GUERRERO.

Partir ?

D. LOPEZ.

Eloignez-vous.

GUERRERO.

Pourquoi ?

D. LOPEZ.

De Bolivar, dit-on, vous cachez l'émissaire.

GUERRERO.

Que m'importe !

D. LOPEZ.

Alméra, votre haineux beau-frère,
Seul chef de la revue, et prompt à se venger,
Alméra vient ici pour vous interroger....

GUERRERO, avec colère.

M'interroger !...

D. LOPEZ.

Partez, évitez sa présence.
Enflé de sa nouvelle et superbe espérance,
Fier du commandement...

GUERRERO, avec un cri de rage.

Il commande !... lui ! lui !

D. LOPEZ.

Si vous nous refusez, qui choisir aujourd'hui ?...

Apercevant Alméra qui paraît au fond, suivi de quelques soldats.

Mais partez... Ciel ! trop tard !...

GUERRERO.

Tant mieux ! comme une proie,
Le ciel même en ce jour à ma fureur l'envoie !

SCÈNE HUITIÈME.

—

LES MÊMES, ALMERA, au fond, avec quelques officiers.

D. LOPEZ, souriant, à part.

La goutte d'eau.

ALMÉRA, à ses officiers.

Courez ! ni pitié, ni merci !...
Saisissez, amenez Guerrero....

GUERRERO, allant à lui.

Le voici !...
De quel droit osez-vous...?

ALMÉRA.

C'est lui qui m'interroge !

GUERRERO.

Et vous me répondrez.

ALMÉRA.

Qu'à ce point je déroge !...

GUERRERO, avec ironie.

Déroger ! et mon rang?... Ne vous souvient-il pas
D'Isabelle, héritière et fille de Lunas?

ALMÉRA.

Autrefois, sous ce nom, je connus une fille
Qui fit tache à l'honneur de sa noble famille
En oubliant son rang pour un aventurier.
Est-ce elle ?

GUERRERO.

Si pour frère elle avait un guerrier
Que vainquit quatre fois l'aventurier vulgaire,
Qui, lion dans la paix, agneau pendant la guerre...

ALMÉRA, malgré lui, avec colère.

Se reprenant.

Malheureux ! Je réponds à cet homme, je crois.
Ah ! d'un prompt châtiment...

GUERRERO.

Oui ! voilà les exploits
Qui vous mériteront votre grandeur future.
Ce rang...

ALMÉRA.

Que je l'obtienne, et ma vengeance est sûre !

GUERRERO.

O fureur !...

ALMÉRA.

Vous deviez, vous en souvenez-vous,
Aux pieds de notre sœur nous humilier tous ?

GUERRERO.

Taisez-vous !

ALMÉRA.

Vous deviez, d'une main souveraine,
La créer en un jour princesse et presque reine !...

Regardant autour de lui avec dédain.

Est-ce là le royaume à son orgueil promis ?

GUERRERO.

Rien !... rien !

D. LOPEZ, s'approche de Guerrero pendant qu'Alméra regarde autour de lui, et lui remettant un papier.

Tenez.

GUERRERO, lisant.

O ciel !...

ALMÉRA.

Mes hautains ennemis
Tomberont, disiez-vous, écrasés sous ma gloire ?

GUERRERO, froissant le papier entre ses mains.

La vengeance !

D. LOPEZ, à Guerrero.

Acceptez.

GUERRERO, à part.

Le crime !

D. LOPEZ, bas.

La victoire.

ALMÉRA.

Levez-vous donc, grand homme, écrasez-nous enfin.

GUERRERO, d'une voix éclatante.

Don Lopez de Silva, comte d'Albéracin,
Allez dire à celui qui règne et me désigne
Qu'on assemble l'armée et que Guerrero signe.

ALMÉRA.

Que veut dire...?

GUERRERO, lui montrant le papier.

Alméra connaît-il cette main?

ALMÉRA.

La main du vice-roi.

GUERRERO.

Bien. Et ce parchemin?

ALMÉRA.

Que vois-je? Le brevet de général suprême!

GUERRERO.

Le mien.

ALMÉRA, à D. Lopez.

Que dit-il?

D. LOPEZ.

Rien que la vérité même.

GUERRERO.

C'est à vous d'obéir, à moi de commander.
Vainement votre orgueil s'indigne, il faut céder;
Toujours vous fléchirez sous moi, c'est votre rôle.
Il manquait à ce titre un nom, une parole,

Je résistais encor,... c'est vous qui le scellez,
C'est vous qui me nommez général.

ALMÉRA.

Ciel!

GUERRERO, à don Lopez.

Allez!

Se retournant vers Alméra.

Je vous l'ordonne, allez; votre chef vous l'ordonne.

ALMÉRA, brisant son épée.

Meurent avant ma haine, et l'Espagne et le trône!...

Il sort avec Don Lopez.

SCÈNE NEUVIÈME.

—

GUERRERO, seul.

Je revis, je triomphe! Orgueil, vengeance, exploits,
Tous mes nobles instincts satisfaits à la fois!...
Respire enfin, mon cœur! Pensée, ouvre tes ailes,
Et vous, vastes desseins, conquêtes immortelles!...

SCÈNE DIXIÈME.

—

ISABELLE, GUERRERO.

ISABELLE.

Tu t'es vendu !

GUERRERO.

Toi ! ciel !

ISABELLE.

Oui, vendu !

GUERRERO.

Dis vengé !

ISABELLE.

Ce n'est par vengeance.

GUERRERO.

On m'avait outragé,

J'outrage !

ISABELLE.

Ce n'est point pour cet outrage infame.

GUERRERO.

Je te rends tes honneurs.

ISABELLE.

Ce n'est pas pour ta femme.

GUERRERO.

De mon père captif je délivre le bras.

ISABELLE.

Ce n'est pas pour ton père... Ah! ne profane pas
Ces nobles sentiments qui sont encor ton culte,
Le devoir, la tendresse et l'horreur de l'insulte,
En les faisant servir de prétextes au mal :
C'est la soif des combats, c'est ton instinct fatal.

GUERRERO.

Hé bien! soif des combats, vengeance, amour, n'importe
Quel motif me conduit et quel élan m'emporte;
Mon âme n'en sait rien et n'en veut rien savoir.
Mais je sais que le glaive est là, que du pouvoir
Le sceptre d'or m'attend et que je vais le prendre.

ISABELLE.

Tu ne le prendras pas.

GUERRERO.

Qui peut me le défendre ?

ISABELLE.

Moi.

GUERRERO.

Toi.

ISABELLE.

Te crois-tu donc sans devoirs envers moi ?
Et n'ai-je en ta pensée aucun titre sur toi ?

Je ne te parle point de rang ou de richesse,
D'honneurs quittés :... un cœur vraiment plein de tendresse
Croit n'avoir rien perdu quand il a tout donné....
Mais c'est pour ta vertu qu'à toi je m'enchaînai :
Ton honneur m'appartient aussi bien qu'à toi-même ;
Tu n'en peux disposer sans mon aveu suprême,
Et tu n'as pas le droit, quoi qui te fasse agir,
De m'imposer un nom dont je puisse rougir !

GUERRERO.

Isabelle !

ISABELLE.

J'affronte et menace et colère....
Je sens que je te sauve !... O Dieu ! Qu'oses-tu faire ?...
Déshonorer ton nom !

GUERRERO.

L'illustrer !

ISABELLE.

Devenir...

GUERRERO.

Un des dieux de ces temps et des temps à venir !...
Le sort en est jeté,... que le sort s'accomplisse !
Est-ce que je suis fait pour vivre en ce supplice ?...

ISABELLE.

Mais trahir !

GUERRERO.

Pour subir le mépris des Lunas ?

ISABELLE.

Mais trahir !... trahir !... Non, cela ne se peut pas.
O mon Dieu, pardonnez une telle parole...
Mon Guerrero vendu,... trahissant... J'étais folle !...
Ah ! je pleure à tes pieds,... écoute mes sanglots.
Tu m'aimes, tu l'as dit... Respecte mon héros,
Rends-moi, rends-moi mon dieu, ne brise pas l'image
Que de toi dans mon cœur imprima ton courage ;
Rends-moi mon Guerrero !

GUERRERO, l'écartant, mais d'une voix faible.

Non.

ISABELLE.

Ne m'écarte pas ·
C'est ton bon ange, ami, qui s'attache à tes pas ;
La voix qui te conseille émane du ciel même,
C'est la voix de la femme aimée et qui nous aime.
Tu crois, tu crois courir à la gloire, au bonheur,
Non, à d'affreux tourments tu condamnes ton cœur!
Tu peux bien en un jour souiller ta renommée,
Rompre ta foi, changer de drapeaux et d'armée,
Combattre le pays que ton bras défendait,
Faire enfin hardiment tout ce qu'un traître fait,
Mais tu ne peux pas, toi, prendre l'âme d'un traître...
Ton honneur étouffé, mais tout prêt à renaître,
Demain...

GUERRERO.

Je ne veux plus de mon horrible sort,
Je n'en veux plus.

ISABELLE.

Demain l'inflexible remord !

GUERRERO.

C'en est fait,... j'ai promis... L'annonce en est semée,
Et le prince au palais m'attend avec l'armée.

ISABELLE.

Ils t'attendent, dis-tu? Hé bien donc, marches-y.
La gloire, la vertu t'attend près d'eux aussi.

GUERRERO.

Comment?

ISABELLE.

Merci, mon Dieu ! je l'arrache à l'abîme.
Jadis quand un monarque avait commis un crime,
Il assemblait son peuple, et, seul, se présentant,
La corde au cou, vêtu d'un sac de pénitent,
Pieds nus,... il confessait son forfait à voix haute,
Et demandait à Dieu le pardon de sa faute...
Hé bien ! cours au palais où le prince t'attend ;
Et là, devant la foule et le ciel qui t'entend,
Du haut du dais superbe élevé pour ta gloire
Et qui te servira de trône expiatoire,
Dis-leur ton attentat, dis-le leur tout entier,
Sans voile, sans détour, sans te justifier,
Sans rien cacher des pleurs qui gonflent ta poitrine ;
Déchire, foule aux pieds ce contrat de ruine,
Et, transformant ainsi l'apostat en martyr,
Cours surpasser ta gloire avec ton répentir !

GUERRERO.

Noble cœur!

ISABELLE.

Leur courroux nous proscrira sans doute,
L'exil va nous chasser errants de route en route,
Et notre enfant, frappé d'un arrêt éternel,
N'aura plus pour abri que le sein paternel,...
Mais nous lui laisserons, ce qui vaut mieux encore,
Un nom sans tache, un nom que tout le monde honore.

GUERRERO, troublé et détournant les yeux.

A ces accents, mon cœur à peine se défend.

ISABELLE.

Ta main tremble,... des pleurs... J'amène notre enfant...

Elle fait un pas pour sortir, on entend un coup de canon.

Ciel! quel bruit!

GUERRERO.

Le signal!

ISABELLE.

Fuis, fuis, ferme l'oreille!

GUERRERO.

Le signal, le canon!

ISABELLE.

Viens! fuis!

GUERRERO, éclatant.

Ah! je m'éveille!...
Je m'éveille à ta voix, noble et vieux compagnon!

ISABELLE, avec désespoir.

Guerrero !... j'en mourrai !...

GUERRERO, s'élançant.

Dieu m'appelle !

ISABELLE, l'arrêtant

Non ! non !

Je m'attache...

GUERRERO.

La guerre !

ISABELLE.

Écoute-moi.

GUERRERO.

La guerre !

Guerrero s'éloigne.

ISABELLE, éperdue, en s'attachant à lui.

Par pitié pour mon fils !... pour moi !... pour votre père !...

Guerrero la repousse.

Vous nous déshonorez... Ici, toujours, partout...
Vous nous déshonorez !

GUERRERO.

La gloire expiera tout !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle du palais ducal, à la Véra-Cruz. Portes latérales, portes au fond.

SCENE PREMIÈRE.

D. LOPEZ, ALMERA.

D. LOPEZ.

Quoi!... Guerrero revient!... il revient aujourd'hui!..
Après quinze ans d'absence! et vous servez sous lui!
Du Mexique comment affronte-t-il la haine?

ALMÉRA.

Si j'ai lu dans son âme, un grand projet l'amène.

D. LOPEZ.

Quel projet éteindra l'horreur que Guerrero...

ALMÉRA.

Guerrero... Laissez-là ce nom de Llanero.
Dites comme Madrid, dites comme l'histoire :
Le comte Davalos, prince et duc de la Gloire.

D. LOPEZ, avec étonnement.

Vous, le défendre ?

ALMÉRA.

Non, l'admirer.

D. LOPEZ, riant.

C'est beaucoup.
Quel Dieu fit ce miracle ?

ALMÉRA.

Un Dieu qui soumet tout,
Son génie... Oui ! moi, moi, de qui l'âme hautaine
Ne rêvait que vengeance, et n'exhalait que haine,
Je tombe à ses genoux, vaincu par ses exploits.
J'ai vu tous ses hauts-faits, à peine si j'y crois...
Aux champs de Colombie, une seule campagne
A fait fuir devant lui Bolivar; en Espagne,
Du grand homme égalant les hardis généraux,
Il défend, il attaque, il conquiert en héros,
Toujours plus grand sitôt que ses rivaux grandissent.
Le roi l'a créé duc, les peuples le bénissent,
Et devant tant d'honneurs sur son front amassés,
L'armée, avec transport, dit : ce n'est point assez.

D. LOPEZ.

Oui, mais ici tout change, ici : haine et ruine !...
Son retour est fatal, c'est le feu sur la mine.
Ces peuples qu'il trahit ne s'inquiètent pas
De ce qu'en votre Europe il gagnait de combats ;
Leur justice ne sait et ne voit qu'une chose :
C'est que l'élu d'un monde a déserté sa cause,
C'est qu'il a combattu, vaincu leur Bolivar,
Et marché sur les siens, pour marcher sur César...
Il se perd et nous perd !

ALMÉRA.

Il vous sauve. Au Mexique
Il revient, j'en suis sûr, pour un plan héroïque.
Déjà, de ce palais ouvrant les noirs cachots,
Il rend aux Mexicains leurs martyrs, leurs héros.
Et pourtant sur son cœur pèse une angoisse amère ·
Est-ce le souvenir de son père ? son père
Disparu tout à coup en forçant sa prison.

D. LOPEZ.

En voulant s'échapper, il fut tué, dit-on.

ALMÉRA.

Serait-ce de ma sœur la douleur morne et sombre ?
Ma sœur, qui l'a suivi, mais qui, seule et dans l'ombre,
N'a plus vécu dès lors que pour former son fils.

D. LOPEZ.

Mais ce fils n'est-il pas l'auteur de ces soucis ?

ALMÉRA.

Alvar ?.. son jeune Alvar, homme par le courage,
Et qui, sur nos vaisseaux, servant malgré son âge ...

D. LOPEZ.

Que sait-il sur son père ?

ALMÉRA.

Il le sait Mexicain
Rien de plus. Sous un ciel étanger et lointain,
Ma sœur put aisément lui cacher ce mystère ;
Et comment à quinze ans...

SCÈNE DEUXIÈME.

—

D. LOPEZ, ALMERA, ALVAR, entrant vivement, un papier à la main.

ALVAR.

Avez-vous vu mon père ?

ALMÉRA.

Quelle joie en tes yeux ! Qu'as-tu donc ?

ALVAR, avec enthousiasme et attendrissement.

Ce que j'ai?
Du salut des captifs c'est moi qu'il a chargé.

Voici l'ordre... C'est moi qui, calmant tant de peines,
Vais sécher tous ces pleurs, briser toutes ces chaînes !
Enfant, dit-il, je veux qu'un bienfait rédempteur
Marque ici mon retour, sois l'ange bienfaiteur,
Et qu'heureux à ta voix, le sol qui m'a vu naître,
En bénissant mon fils, apprenne à le connaître

D. LOPEZ, à part.

C'est adroit...

ALVAR.

Et voici l'ordre auguste, et bientôt
Mille voix, mille cris, du fond de ce cachot

A Lopez.

Partiront... Pardonnez, monsieur, à ma jeunesse :
Mais un fils,... et son fils !... je tressaille d'ivresse !
Entendre célébrer ce nom qu'on aime tant,
Ce nom qu'on porte aussi ;... se dire à chaque instant :
Lui, que Dieu fit si grand et que bénit la terre ;
Il me presse en ses bras, il m'aime,... il est mon père !
Non, le cœur ne peut rien ressentir de plus doux,
On aime, on prie, on pleure, on bénit à genoux.

D. LOPEZ, à part.

Pauvre enfant !

On entend au dehors des acclamations.

ALVAR.

Ecoutez !... C'est la foule enivrée

Qui, dans le grand palais, célèbre son entrée.

La porte du fond s'ouvre. On voit entrer des soldats portant des drapeaux avec ces mots écrits : Vive le duc de la Gloire ! Un officier porte une épée d'honneur sur un coussin, en outre, un baudrier.

Quel cortège !.. et pourtant le plus beau n'est pas là.
C'est moi qui vais ce soir... Le voilà !... le voilà !



SCÈNE TROISIÈME.



D. LOPEZ, ALMÉRA, ALVAR, GUERRERO, ISABELLE, OFFICIERS.

Guerrero est pâle et agité ; Isabelle le suit, et reste à l'écart sur un des côtés de la scène ; Alvar, Alméra, don Lopez, sont de l'autre côté.

GUERRERO.

Assez de dignités ! assez d'honneurs !

UN OFFICIER.

La ville
Offre ce baudrier au vainqueur de Séville.

GUERRERO.

Je rends grace à la ville.

DEUXIÈME OFFICIER.

Au vainqueur de la Paz
Les soldats ont voté...

GUERRERO.

Je rends grâce aux soldats;
Mais que soldats et peuple ajournent leurs hommages.
Quand on saura pourquoi je reviens sur ces plages,
Quel avenir j'espère, et vers quel but je tends,
De m'honorer alors, peut-être il sera temps.

Tout le monde sort. A part.

Jusque là qu'on me laisse. Oui, dans ce grand ouvrage,
Dieu, qui bénit les forts, soutiendra mon courage.
A Alvar.
Alvar, j'aurai besoin de toi dans un instant.

ALVAR.

Pour ces captifs?...

GUERRERO.

Non, non. Laisse-nous, mon enfant.

Alvar sort.

SCÈNE QUATRIÈME.

—

ISABELLE, GUERRERO.

GUERRERO.

Enfin, je touche donc au but de la carrière,
Et mon âme à vos yeux peut s'ouvrir tout entière!...

Rapprochons-nous enfin, et tous deux plongeons-nous
Dans ce passé fatal!... Dieu! que j'ai souffert!

ISABELLE.

Vous?
N'avez-vous pas conquis l'objet de tous vos songes:
La gloire, les honneurs?

GUERRERO.

Haillons!... néant!... mensonges!
Le ciel a confirmé tous vos pressentiments:
Depuis quinze ans, je cours de tourments en tourments!
La perte de mon père ouvrit l'affreux abîme:
A ce coup, le bandeau tomba, je vis mon crime,
Je ne vis plus que lui. La gloire m'entoura,
Du nom de son ami le roi me décora,
Les flatteurs à mes pieds disputèrent d'hommages;
Mais, cherchant malgré moi les cœurs sous les visages,
Je sentais le soupçon derrière le respect,
Le blâme sous l'éloge; un geste, un vœu suspect,
Un mot, tout me semblait allusion, injure;
Et par une terrible et nouvelle torture,
Je n'avais que mépris pour ceux qui m'admiraient,
Et j'admirais tout bas ceux qui me méprisaient.

ISABELLE, à part.

La malédiction sur mes lèvres expire!

GUERRERO.

Dieu me gardait encore un plus cruel martyre,
Plus cruel que la haine et que votre abandon,
Plus cruel que la mort d'un père!...

ISABELLE.

Lequel donc ?

GUERRERO.

L'aspect de mon fils !

ISABELLE.

Lui ! votre amour ! vos délices !

GUERRERO.

Eh bien ! dans cet amour sont mes plus grands supplices :
M'entendais-je tout bas flétrir dans le palais ?
Ils flétriront mon fils, disais-je, et je tremblais.
Quelque fier Hidalgo m'osait-il faire outrage ?
Soudain, je m'écriais : voilà son héritage !
Ah ! porter le fardeau du mal qu'on a commis,
Se sentir réprouver même par ses amis,
C'est un sort bien affreux, sans doute ;... mais se dire
Qu'à son fils bien aimé l'on lègue ce martyre,
Que cet être innocent, objet de soins si doux,
Sera proscrit pour vous, répudié pour vous :...
Voilà, voilà les traits qui vous traversent l'âme,
Et vous font malgré vous pleurer comme une femme !

ISABELLE, avec émotion, à part.

Comme il aime son fils !... Je dois le consoler.
S'approchant de lui.
Votre gloire est immense et pour vous peut parler ;
Et le monde, oubliant la faute pour la gloire...

GUERRERO.

Mais l'histoire !... l'histoire !... Alvar lira l'histoire,

Me disais-je ;.... et pour moi, ce mot a corrompu
Jusqu'au bonheur de voir mon fils croître en vertu !
Plus l'honneur, plus la foi trouvaient en lui refuge,
Plus mon cœur frémissait : je voyais naître un juge !...
Toujours un vague effroi me le représentait
Consultant le témoin qui jamais ne se tait,
Et trouvant tout à coup, consterné de surprise,
Le saint nom paternel joint aux noms qu'on méprise...
Je le voyais alors, entrer, pleurer, prier,
Et le doigt sur la page, éperdu, s'écrier :
O mon père, est-ce vrai?... Répondez-moi, mon père!

ISABELLE, à part.

Et j'ai pu, moi, cruelle, accroître sa misère !

GUERRERO.

Mais je respire enfin !... L'avenir m'est rendu,
Il se lève ce jour si longtemps attendu !

ISABELLE.

Ciel !... Un moyen sauveur ?

GUERRERO.

Un plan,... une espérance
Que, là, depuis dix ans, je nourris en silence,
Pour qui seul j'ai tout fait, pour qui seul je revien...

ISABELLE.

Lequel ?

GUERRERO.

Qui seul toujours m'a servi de soutien,
Même contre vos pleurs.

ISABELLE.

Quel est ce plan sublime?
Quel est-il donc?

GUERRERO.

Entrer en lutte avec mon crime!
L'effacer,... l'abolir, en sauvant ce pays,
Et me régénérer pour racheter mon fils!

ISABELLE.

Racheter votre fils?

GUERRERO.

Oui! qu'enfin le Mexique
Brise des Espagnols le sceptre despotique,
Il le faut!... c'est écrit! Déjà Guatimala,
Le Chili, le Pérou, Rio de la Plata,
Au rang des nations s'élèvent par la guerre,
Et la guerre déjà gronde sur cette terre!

ISABELLE.

Eh bien?

GUERRERO.

Eh bien, j'accours, pour prix de mes travaux,
J'accours, suprême arbitre entre les camps rivaux,
J'accours pour disputer cette terre au carnage,
Pour briser sans combats trois siècles d'esclavage,
Washington de la paix!

ISABELLE, avec émotion; à part.

Ah! c'est grand!

GUERRERO.

Je le sai,
Le rêve est gigantesque et peut-être insensé,
Mais je suis père et j'ai mon enfant à défendre.
Armé pour un tel but, on peut tout entreprendre !...

ISABELLE, à part.

Je sens renaître là ma pitié, mon amour...
Et jusqu'à mon orgueil !

GUERRERO.

Je commence en ce jour.

ISABELLE, emportée malgré elle, et lui prenant la main.

Bien !... mon Guerrero,... bien !

GUERREO, avec ivresse.

Je retrouve Isabelle !
Dieu me revient ! Allons, ma compagne fidèle,
Le cœur contre le cœur et la main dans la main.

ISABELLE.

Oui ! le ciel bénira notre nouvel hymen :
C'est le salut du fils qui joint la mère au père.

GUERRERO.

J'entends Alvar.

ISABELLE.

Silence ! Ah ! c'est moi, c'est sa mère
Qui du passé fatal veut seule l'informer,
Pour qu'en ta faute même il apprenne à t'aimer !

GUERRERO, lui prenant la main avec transport.

Va, va, je te l'envoie !

Isabelle sort.

SCÈNE CINQUIEME.

—

GUERRERO, ALVAR, entrant, très pâle.

GUERRERO.

Voyant sa pâleur.

Alvar! Quelle colère !
Quel chagrin sur tes traits!... Qu'as-tu ? parle.

ALVAR, d'une voix émue et ferme.

Mon père,
Votre épée, et venez!

GUERRERO.

Moi ?

ALVAR.

De vous j'ai besoin.
Venez, venez!

GUERRERO

Pourquoi ?

ALVAR.

Vous êtes mon témoin.

GUERRERO.

Te battre ! toi ?

ALVAR.

Venger !

GUERRERO.

Te battre !... enfant encore !

ALVAR.

Enfant ! oui,... mais le vôtre ;... et quand on déshonore
Le noble et tendre père objet de son amour,
Un enfant de quinze ans devient homme en un jour !

GUERRERO.

Qu'entends-je ? c'est pour moi ?...

ALVAR.

Pour venger votre gloire,
Pour punir un infame... Ah ! la seule mémoire
De cet horrible affront me fait bondir le cœur,
Et ma voix, malgré moi, tremble encor de fureur.

GUERRERO.

Que t'a-t-on dit enfin ?

ALVAR.

Je traversais la place :
Trois jeunes mexicains s'avançant face à face,
L'un d'eux... Je ne puis pas... L'un d'eux, venant à moi :
« Je me nomme Tillos, et vous, monsieur, je croi...
« L'on vous appelle ? — Alvar, fils du duc de la gloire.
« — Erreur ! dites plutôt, si vous m'en voulez croire,
« Fils du duc de la fourbe et de la trahison,
« Du lâche qui vendit le Mexique et son nom. »

GUERRERO, à part, avec désespoir.

Mon Dieu !... tu ne veux pas !...

ALVAR.

Oh ! vos armes ! vos armes !
Mon père.

GUERRERO.

Rejeté...

ALVAR.

Qu'attendez-vous? Des larmes !...
Marchons !

GUERRERO, avec force.

Tu n'iras pas !

ALVAR.

Moi ! vous laisser flétrir,
Sans courir à l'instant vous venger ou mourir ?

GUERRERO.

Non, tu n'iras pas !... Non, ce n'est pas ta querelle !

ALVAR.

Ah ! je l'ai faite mienne !... une insulte mortelle,..
Un soufflet,...

GUERRERO, avec terreur.

Malheureux !

ALVAR.

Venez !

GUERRERO.

Toi ! mon enfant !
Ton père, ton ami, ton chef te le défend.

ALVAR.

Est-ce vous qui parlez ?

GUERRERO.

C'est Guerrero qui jure
D'empêcher que ton sang ne lave cette injure !
Ne vois-tu pas le fer suspendu sur ton front ?
Que ton sort est écrit, fatal ! qu'ils te tueront ?

ALVAR.

Est-ce qu'on peut mourir quand on défend son père ?

GUERRERO.

Et le ciel qui pour eux combat dans sa colère ;
Le ciel qui conduit tout pour me punir en toi ?

ALVAR.

Le ciel, vous punir ?... vous ?

GUERRERO.

Nul soupçon, nul effroi
Ne te parle-t-il donc de crime et d'anathème?

ALVAR.

D'anathème?

GUERRERO.

Ces pleurs, ma pâleur elle-même,
Tout ne te dit-il pas qu'ici, d'un mot, soudain,
Je puis faire tomber ton glaive de ta main?
Te forcer à rougir de qui tu veux défendre?

ALVAR.

Moi! rougir de vous?

GUERRERO.

Oui!

ALVAR.

Ce mot...

GUERRERO.

Tu veux l'entendre?...

A lui-même.

C'est... c'est... Malheureux père! il faut parler... Hé bien!..
C'est que l'on t'a dit vrai!

ALVAR.

Ciel!

GUERRERO.

Ce pays est le mien...
Je l'ai trahi!

ALVAR, avec désespoir.

Mon père !

GUERRERO.

Aux bourreaux de ma race
J'ai vendu mon épée.

ALVAR.

Ah ! n'achevez pas... Grace !

GUERRERO.

Fuis-moi, rejette-moi, mais pas de sang pour moi;
Je suis...

ALVAR, relevant la tête, avec inspiration.

Ce n'est pas vrai !

GUERRERO.

Quoi ! que dis-tu ?

ALVAR.

Je voi !
Vous faites par tendresse un mensonge sublime,
Pour m'ôter du péril vous vous prêtez un crime !

GUERRERO.

Moi !

ALVAR.

J'en suis sûr !... Cessez d'attaquer votre honneur;
Je ne vous croirais pas : votre vie et mon cœur,
Tout vous dément.

GUERRERO.

Alvar !

ALVAR.

Est-ce que c'est possible ?
Est-ce que votre cœur peut être corruptible ?
Est-ce que vous seriez ce que je vous ai vu ?
Est-ce que vous m'auriez nourri pour la vertu ?
Est-ce qu'à votre main ma mère eût joint la sienne ?
Est-ce que de son âme eût passé dans la mienne
Cet amour qui tous deux nous jette à vos genoux ?

GUERRERO.

Eh quoi ! tu ne crois pas...?

ALVAR.

Je n'écoute rien... Vous !
Vous, apostat !... Je sens redoubler mon courage !

GUERRERO.

Il te faudra bien croire, enfin, à cet outrage !

ALVAR.

Quand je l'aurai puni !

GUERRERO, avec force.

Non, à l'instant, ici !...

ALVAR.

Ici ! soit ! J'aperçois ma mère... La voici.
C'est elle qui sera notre juge.

GUERRERO, avec terreur.

Isabelle !

Isabelle paraît au fond.

ALVAR.

Oui ! venez donc, osez vous accuser près d'elle...

S'élançant près d'elle.

Ma mère !...

GUERRERO, l'arrêtant.

Malheureux !... ce duel la tuerait...

Tais-toi !

ALVAR, bas, à son père.

J'étais bien sûr que mon cœur devinait !

SCÈNE SIXIÈME.

—

GUERRERO, ALVAR, ISABELLE.

ISABELLE, d'une voix contenue.

Qu'est-ce donc ?

GUERRERO, avec calme.

Ce n'est rien,... rien,... un léger désordre...

A Alvar.

Une erreur réparable... As-tu donné mon ordre ?

ALVAR.

Les captifs à l'instant vont être délivrés.

GUERRERO.

Avec un accent marqué.

Qu'ils viennent ici ; puis attends-moi.

ALVAR, avec joie.

Vous viendrez ?

GUERRERO.

Oui !

Alvar fait un mouvement pour sortir, puis revenant à Isabelle, et lui montrant son père.

ALVAR.

Qu'il est grand, ma mère !... On pense le connaître,
Parce qu'on a compté tous ses exploits peut-être...
Mais qu'est-ce que la gloire, et que sont ses hauts faits?...

Posant la main sur le cœur de Guerrero.

C'est là qu'est sa grandeur !... O Dieu ! si tu savais !...
Donnez-moi vos deux mains ,... que toutes deux ensemble
La mienne sur mon cœur, les presse et les rassemble....

A Isabelle.

Ma mère, que je suis heureux d'être ton fils !...

Bas, à son père qui tressaille.

Et fier d'être le sien !... Tu tressailles !... souris.
Ton fils !... avec ce titre, il n'est rien d'impossible :
Qui le porte, est élu ; qui le venge, invincible !...
Je t'attends.

Il sort.



SCÈNE SEPTIÈME.

—

GUERRERO, ISABELLE.

ISABELLE.

Je sais tout.

GUERRERO.

Ciel !

ISABELLE.

J'ai tout entendu.

GUERRERO, avec énergie.

Ah ! je le sauverai !

ISABELLE.

Non ! non ! il est perdu !

GUERRERO.

Je n'empêcherai pas ce duel?

ISABELLE.

Et les autres ?

GUERRERO.

Les autres?

ISABELLE, avec un désespoir croissant.

Je vois tout. C'est vous, ce sont les vôtres

Qu'on poursuit dans Alvar... Hélas! son ennemi,
Ce n'est pas ce Tillos : c'est tout le peuple uni,
Uni pour vous poursuivre, uni pour vous abattre !...
Qu'il blesse le premier, un second va combattre ;
Puis encor, puis toujours, jusqu'à ce qu'il soit mort !

GUERRERO.

Non ! te dis-je. Il s'agit de ses jours, de ton sort,
Et je ne pourrais rien ! Sois calme, noble mère,
Ils ne le tueront pas.

ISABELLE.

Mais que faire ?

GUERRERO.

Que faire !
Entends-tu ces clameurs partant de l'arsenal ?

ISABELLE.

Le signal du salut des captifs.

GUERRERO.

Le signal
Du salut d'Alvar.

ISABELLE.

Quoi ?

GUERRERO.

Crois-en mon espérance.

UN OFFICIER, entrant.

Les captifs.

GUERRERO.

Fais venir le plus vieux en souffrance,...
Celui qui, dans les fers, gémit le plus longtemps.

ISABELLE.

Quel dessein?

GUERRERO.

J'ai mon plan,... ne crains rien...

A l'Officier.

Je l'attends.

L'Officier sort.

GUERRERO, remontant la scène avec Isabelle, et l'emmenant.

Grace à ce malheureux que mon pouvoir délivre,
Il nous reste un espoir, et ton fils pourra vivre...
Va, cours à lui, dis-lui qu'il tienne son serment.

Pendant que Guerrero reconduit Isabelle, le prisonnier entre: c'est Davalos.

SCÈNE HUITIÈME.

—

DAVALOS, seul, sur le devant de la scène.

Qui m'arrache au tombeau?... Mon fils est-il vivant?

GUERRERO, redescendant en scène.

A l'œuvre !... Vieillard...

DAVALOS.

Ciel ! que vois-je ?

GUERRERO.

Quel mystère ?

Cette voix !...

DAVALOS.

Ces regards !...

GUERRERO.

Ces traits !...

DAVALOS.

Mon fils !

GUERRERO.

Mon père !

DAVALOS.

Ah ! viens...

GUERRERO, éperdu.

Vivant ! vivant ! mon père bien-aimé !...
Mais non, mon père est mort !

DAVALOS.

Oui, j'étais condamné,
Oui, je devais mourir sous leur loi meurtrière,
Mais Dieu pour me sauver, toucha des cœurs de pierre....
Je vécus ! je vécus à force de t'aimer,
Je vécus pour t'attendre et pour venir t'armer,
Je vécus pour ce jour !

GUERRERO.

Quoi ! ce vieillard... mon père !

DAVALOS.

Ne crains rien... C'est bien moi, moi qui bénis, espère,
Moi qui voudrais parler, et qui ne le puis pas...
Mais dis, en ces quinze ans, qu'as-tu fait ? Quels combats,
Quel destin t'offre ici le premier à ma vue ?...
Nous sommes donc vainqueurs? l'Espagne est donc vaincue?
Parle-moi, réponds-moi ;... mais non,.. ne réponds pas ;
Dans mes bras, mon ami, mon héros dans mes bras !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre ; la tête de Davalos se découvre : elle est toute blanche.

GUERRERO.

Ciel ! vos cheveux tout blancs !.. ô mon père !

DAVALOS.

Qu'importe !
Je te vois, je te tiens, toute douleur est morte.

GUERRERO.

Et ces traits dévastés,... et ces yeux,... et ce front !

DAVALOS.

Baise-les, sous ton souffle ils se rajeuniront.

GUERRERO, avec un cri de terreur, regardant les mains de son père.

Mais que vois-je ? là !.. là !.. cette large blessure,
Et vos doigts mutilés comme par la torture ?

DAVALOS, avec force.

Tu l'as dit : la torture !

GUERRERO.

Eh ! qui donc, juste Dieu !
Qui donc vous tortura ?

DAVALOS.

Qui ? Sur des lits de feu,
Qui coucha, qui brûla nos malheureux caciques ?
Qui des auto-da-fé fit ses fêtes publiques ?
Du meurtre, au nom du ciel, qui fit une vertu?

GUERRERO, avec un cri terrible.

Les Espagnols !

DAVALOS.

Lui montrant son bras.

Oui, oui, les Espagnols. Vois-tu !

GUERRERO.

Horreur !.. Et sur vos mains cette autre trace encore ?

DAVALOS, avec exaltation.

Respect à celle-là! je la bénis, l'honore.
Si tu savais, mon fils, pour qui je la reçus?

GUERRERO.

Pour qui ?

DAVALOS.

Pour toi. Ton nom est écrit là-dessus.
Je chantais aux captifs tes hymnes de vaillance.
« Tais-toi », dit le geolier. Je chante encore. « Silence,
« Ou ta main dans la flamme... »

GUERRERO, avec désespoir.

Ah ! ce n'est pas pour moi ?
Ce n'est pas pour mes chants?

DAVALOS.

C'est pour toi ! c'est pour toi !
Je compris ce jour-là l'extase du martyre !...
Les insensés voulaient m'entendre te maudire ;
Mais les mains dans le feu, je criais au bourreau :
Honneur à Guerrero ! Vive mon Guerrero !

GUERRERO.

Taisez-vous, par pitié.

DAVALOS.

Je ne dois pas me taire.
Il faut que de mes maux l'effroyable mystère,
Souffrance par souffrance, épouvante tes yeux.
Et si je le pouvais, je voudrais en ces lieux,
Tout ruisselant de sang, aujourd'hui t'apparaître,
Pour te précipiter sur notre hideux maître,
Plus terrible, plus fort, plus grand dans ton courroux.
Et maintenant, marchons !

GUERRERO.

Marchons !

DAVALOS.

Que faites-vous ?
Que fait-on ? L'on se bat, puisque ma chaîne tombe.
Quel est ce mot qu'hier on jeta dans ma tombe ?
« Dans quatre jours, bataille et liberté ! »

GUERRERO.

Dieu !

DAVALOS..

Viens.
Vengeons en un seul coup tous tes maux et les miens!
Viens, conduis-moi. Les uns donneront des épées,
Ceux-ci de l'or, ceux-là des troupes équipées;
Moi, je donne un seul homme, et cependant c'est moi
Qui donne plus qu'eux tous, car cet homme, c'est toi.

SCÈNE NEUVIEME.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE.

Accourez!.. il se bat.

GUERRERO.

Il se bat !

DAVALOS.

Isabelle !

ISABELLE.

Vous!.. Ah ! venez aussi... Pour hâter la querelle,

Ses rivaux acharnés ici même ont passé.
Il les a suivis.

GUERRERO.

Où?

ISABELLE, éperdue.

L'on ne sait... Je ne sai...
Mon fils!

GUERRERO, avec désespoir.

Tu t'accomplis, ô justice éternelle!

DAVALOS.

Comment?

ISABELLE.

Ces Mexicains le tueront.

DAVALOS, vivement.

Que dit-elle?

GUERRERO.

Il mourra, Dieu le veut, c'est le fils du maudit!

On entend tout à coup dans la coulisse, une voix déchirante qui crie.

ALVAR.

Mon père!

ISABELLE.

O ciel!... sa voix!

ALVAR, toujours dans la coulisse.

Mon père!

GUERRERO.

Il meurt !

ISABELLE.

Il vit !

SCÈNE DIXIÈME.

Les Mêmes, ALVAR, égaré et tenant encore son épée à la main.

ALVAR.

Soutenez,... défendez... La force m'abandonne.

ISABELLE, courant à lui.

Es-tu blessé?

ALVAR, après un moment de silence.

D'une voix sombre.

Non !... non !... j'ai tué !

GUERRERO.

Je frissonne !

ALVAR.

C'est affreux de tuer un homme de sa main !
Quand j'ai senti mon fer s'enfoncer dans son sein,

Voyant qu'il tient son épée.

Je crus... O ciel ! encor l'instrument du carnage !...
Loin de moi !

ISABELLE.

Mon Alvar !

ALVAR.

Homicide, à mon âge !...
Las ! il était si jeune !... Il jeta tout à coup
Un cri si déchirant, quand il reçut le coup !...
Et nous dit d'une voix si tristement amère :

Fondant en larmes.

Ah ! que je plains ma mère !... Il avait une mère !

GUERRERO, *à part.*

Horreur ! Je n'avais pas prévu ce désespoir.

ALVAR, *à son père et à sa mère.*

Ah ! répétez-moi bien que c'était mon devoir ;
Que je ne puis... Je sens toujours ce fer qui plonge...
Mais il le fallait bien,... n'est-ce pas ? Ce mensonge,
Ce mensonge infamant voulait un châtiment.

GUERRERO.

Tais-toi.

ALVAR.

Je ne pouvais entendre impunément
Le saint nom paternel flétri par leur colère.

DAVALOS, *avec force, et lui prenant la main.*

Non !

ALVAR.

Je ne pouvais pas ne point venger mon père ?
Et sur ces Mexicains...

DAVALOS, avec indignation.

Quel Mexicain sans cœur,
Du héros du Mexique osa souiller l'honneur?

ALVAR, poussant un cri terrible.

Lui! héros du Mexique!

GUERRERO, à part.

Oh! la terreur me gagne.

DAVALOS.

Quel Mexicain flétrit le vainqueur de l'Espagne?

ALVAR, avec un cri terrible.

Lui! vainqueur de l'Espagne!

GUERRERO.

Oh! fuis!

ISABELLE.

Va-t-en!

ALVAR.

Non! non!
Dites-lui donc tout haut votre noble surnom;
Dites-lui donc : Je suis prince et duc de la Gloire!

DAVALOS, avec un cri terrible.

Duc de la Gloire?... Lui!...

ALVAR.

Dites que la victoire
Vous attache aux drapeaux espagnols.

DAVALOS.

Lui, grand Dieu !

SCÈNE ONZIÈME.

—

LES MÊMES, ALMÉRA, entrant précipitamment.

ALMÉRA.

Général...

DAVALOS.

Général !

ALMÉRA.

Venez, tout est en feu.
La révolte envahit la ville et la province.
Le prince n'a plus foi qu'en votre bras.

DAVALOS.

Le prince !...
Il est donc vrai !... mon fils sert donc nos oppresseurs !

ALVAR, à ce mot, courant à lui.

Votre fils?... vous seriez?...

DAVALOS.

Son père.

ALVAR, d'une voix déchirante.

Ah !

GUERRERO.

Je me meurs !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

MÊME DÉCORATION.

SCÈNE PREMIÈRE.

—

Au fond, les membres de la junte des insurgés : ce sont des Llaneros, couverts de peaux de chèvres, armés de piques, de couteaux et de fusils. Ils s'agitent tumultueusement autour de leur président, vêtu d'un large manteau mexicain. Sur le devant de la scène, à droite, assis devant le panneau, et la tête cachée dans ses mains, Davalos. Du côté opposé, Don Lopez, le Tueur.

D. LOPEZ, LE TUEUR, DAVALOS, LES MEMBRES DE LA JUNTE.

LE TUEUR, à Don Lopez.

La junte va répondre, attends.

Il se retire avec les Llaneros.

D. LOPEZ, sur le devant de la scène, et regardant autour de lui.

Quelle ambassade !
Parlementer avec cette sombre peuplade,...
Qui nourrissait jadis ses dieux de sang humain,
Qui délibère armée, et parle pique en main,
Qui, le corps hérissé du poil des boucs sauvages...

Le président descend la scène, il tient un papier à la main.

LE TUEUR, à D. Lopez.

Approche-toi.

D. Lopez fait un pas vers le Président ; tous les Llaneros se rangent autour de leur chef.

LE PRÉSIDENT, à D. Lopez.

Nous, chefs du peuple de ces plages,
Chef de la junte en qui les insurgés ont foi,
Voici notre réponse à votre vice-roi :
Nous luttons contre vous depuis quinze heures pleines,
Et ce palais conquis est le prix de nos peines ;
Plus d'un tiers de l'armée...

D. LOPEZ.

Est tombé sous vos coups,
Je le sais ; mais le fort, le château....

LE PRÉSIDENT.

Sont à vous :
Sort égal. Pour traiter, le prince vous envoie :

Lui remettant un papier scellé.

S'il consent à ceci, nous traitons avec joie ;
Sinon, non.

D. LOPEZ.

N'est-ce point la clause qui déjà
Entre nos envoyés, ce matin s'échangea ?

LE PRÉSIDENT.

La même.

D. LOPEZ.

J'en connais le sombre et noir mystère,
Mais à tout son conseil le prince a dû le taire,
Tant il est résolu de n'y point accéder.

LE PRÉSIDENT.

Et nous faisons serment, nous, de ne point céder.

D. LOPEZ.

Le traité finit tout, il fonde l'alliance.
Que voulez-vous de plus ?...

LE TUEUR, s'élançant près de D. Lopez.

La vengeance !

Tous les Llaneros, d'une voix terrible, et frappant la terre de leurs armes.

Oui, vengeance !

LE TUEUR.

Vengeance avant la paix, avant la liberté !
Vengeance pour ouvrir, pour sceller le traité !
C'est la clause du sang, il nous faut cette clause.
L'arbre d'indépendance a besoin qu'on l'arrose.

D. LOPEZ, avec terreur, à part.

Quel peuple, juste ciel !

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! l'entendez-vous?

D. LOPEZ.

J'entends. Mais prenez garde !

LE PRÉSIDENT, avec force.

Il nous la faut ! Pour nous
Cette clause vaudra cent de vos forteresses ;
Cette clause vous force à tenir vos promesses :
Il nous la faut !... La junte ici va résider,
Et laisse au prince un jour afin de décider.
D'ici là, libre accès de l'une à l'autre armée.
Usez des saufs-conduits. Mais si cette journée
Ne voit pas votre roi souscrire à notre vœu,
Aux armes ! Et le reste entre les mains de Dieu !

D. Lopez salue et se retire; le Président se dirige vers la porte de la junte; Davalos reste immobile ; le Tueur s'approche du Président.

LE PRÉSIDENT, au Tueur.

As-tu notre décret ?

LE TUEUR.

Je l'ai.

LE PRÉSIDENT.

Qu'on le proclame.

LE TUEUR.

Puis ?

LE PRÉSIDENT.

Reste dans ces lieux ; et si je te réclame,
Viens soudain à la junte.

LE TUEUR, montrant son couteau.

Avec lui.

Il sort par le fond.

LE PRÉSIDENT, regardant Davalos qui a la tête cachée dans ses deux mains.

Quels sanglots !

S'approchant de lui et lui mettant la main sur l'épaule.

Votre pays, pour vous, n'est-il rien, Davalos?

DAVALOS.

Je vis.

LE PRÉSIDENT.

Votre pays veut plus.

DAVALOS.

Quoi? Que je meure?
Que je meure pour lui? Je lui demande une heure.

LE PRÉSIDENT.

Non, mais que vous viviez en homme, et que ce front
Se levant...

DAVALOS.

Dans une heure ils me reconnaîtront.

Le Président monte les trois marches, et sort par la porte latérale, avec les autres membres.



SCÈNE DEUXIÈME.

—

DAVALOS, seul.

DAVALOS, après un moment de combat, d'une voix entrecoupée.

Oui, je me dompterai !... Mot fatal, mot infame !
Je veux te répéter jusqu'à ce que mon âme,
Maîtresse d'elle-même à force de combats,
Puisse enfin sans douleurs... Guerrer...

Retombant sur son siège, et fondant en larmes.

Je ne peux pas !

SCÈNE TROISIÈME.

—

LE MÊME, GUERRERO. Le Tueur paraît au fond, enveloppé d'un manteau.

LE TUEUR.

On ne passe point.

GUERRERO, lui remettant un sauf-conduit.

Tiens.

Il descend vivement en scène, vers Davalos.

Mon père !

DAVALOS, avec un cri.

Lui !

GUERRERO, d'une voix ferme.

Moi-même.

DAVALOS, avec indignation.

Il me parle !… il vient !… lui !… chargé de l'anathème !

GUERRERO.

Pour vous, pour eux, pour moi, pour le salut de tous.

DAVALOS.

Va-t-en.

GUERRERO.

Vous m'entendrez.

DAVALOS.

Va-t-en.

GUERRERO, avec énergie.

M'entendrez-vous ?

DAVALOS, éclatant.

Oui, mais pour t'accabler sous le poids de ton crime….
La guerre éclate : eh bien, ta première victime,
La voici, la voici !

GUERRERO, avec énergie.

Non, vous ne mourrez pas,
Non, ils n'auront pas lieu ces funestes combats :
Je l'ai juré.

DAVALOS.

Toi ?

GUERRERO.

Moi. Vivrais-je encor, vivrais-je
Tout foudroyé par vous du nom de sacrilège,
Si je n'avais au cœur un espoir ?

DAVALOS.

Un espoir ?

GUERRERO.

Ne suis-je pas ici ? N'ai-je pas, pour vous voir,
Sous un vain sauf-conduit qui ne défend personne,
Franchi ce camp fatal où la mort m'environne?
Savez-vous pourquoi ?

DAVALOS.

Non.

GUERRERO.

C'est pour en arracher
Le secret que le prince a juré de cacher,
Que je crois deviner.

DAVALOS, vivement.

Un secret ?

GUERRERO.

Quelle est-elle,
Cette condition terrible, solennelle,
Que le prince, indigné, rejette avec effroi ?

DAVALOS, avec un grand cri.

Tu l'ignores ? O ciel !

GUERRERO.

Si je l'ignore, moi ?
Il eût déjà signé si je l'avais connue.

DAVALOS.

Tu l'ignores !

GUERRERO.

Discours, menace contenue,
Prières, rien n'a pu lui ravir cet aveu.
Mais il faut bien qu'enfin je l'obtienne en ce lieu;
Et dussé-je affronter jusqu'à la junte même,
Cette condition... Mon père !

DAVALOS.

Dieu suprême !

GUERRERO.

Quelle est-elle ? Parlez... parlez.

DAVALOS, dans une angoisse violente.

Moi !

GUERRERO.

Dites-la.
Songez-y bien : le sort des deux peuples est là.

Si du fourreau, ce soir, l'on tire encor le glaive,
Le sang coule à torrents... Plus de paix, plus de trève !
Ce sont dix ans de guerre et de destruction...
Cette condition... Cette condition...

LE TUEUR, s'avançant.

C'est ta mort.

DAVALOS, à part.

Dieu !

GUERRERO.

Ma mort? ma mort?... Mais qui s'avance?...

Bas à son père, avec énergie.

Isabelle et mon fils! Au nom du ciel, silence !

Au Tueur.

Silence !



SCÈNE QUATRIÈME.

—

LES MÊMES, ALVAR, ISABELLE, entre vivement, tenant par la main Alvar, sans épaulettes et sans épée.

ISABELLE, apercevant Guerrero.

Vous enfin!... Vous!... Ne le quittez pas!

Jusqu'en ces lieux mon frère a dirigé nos pas...
Sauvez Alvar !

GUERRERO.

De qui ?

ISABELLE.

C'est sa mort qu'il projette.

GUERRERO, vivement.

Malheureux ! est-il vrai ?... Mais quoi ! sans épaulette,
Sans arme ?

ALVAR, d'une voix étouffée.

J'ai perdu le droit d'en porter.

GUERRERO.

Toi ?
Que veut dire...?

ALVAR, cherchant à retenir ses larmes.

Mon père, ayez pitié de moi !
Ne m'interrogez pas.

GUERRERO.

Je te l'ordonne, achève.

ALVAR.

D'une voix entrecoupée.

J'obéis. Ce matin, profitant de la trêve,
Le frère de celui qui tomba sous mon bras
M'a demandé raison de ce fatal trépas...
Je ne veux plus tuer... J'ai dit non. Mais ensuite...

GUERRERO.

Hé bien !

ALVAR.

Nos officiers, sachant cette conduite,
Vinrent me déclarer que si je refusais,
J'insultais à leur corps, et que j'en sortirais.
Je refusai... Mon chef réclama mes insignes,...
Je les rendis, mes mains ne m'en semblaient plus dignes ;
Moi-même j'arrachai mon arme à mon côté.
Et quand on m'eut ainsi dégradé,... rejeté...

Eclatant malgré lui en sanglots.

Oh ! mon père, la mort pour y cacher ma honte !

Il s'élance pour sortir.

GUERRERO, l'arrêtant et d'une voix calme.

Non, pas de mort, ami, ta terreur est trop prompte.

DAVALOS, l'observant.

Quel calme !

GUERRERO, pressant avec tendresse sur son sein Alvar qui sanglotte.

Ingrat !... mourir !... Mais je veille sur toi.
L'Espagne te dira ce soir : Pardonne-moi.

ALVAR.

Ciel !

GUERRERO.

Et les Mexicains pardonneront, j'espère.

ISABELLE.

Quel moyen tout puissant...?

GUERRERO, d'une voix lente et calme.

Si j'empêchais la guerre ?
Si, d'un mot, rapprochant les deux camps, j'amenais
La liberté pour l'un, et pour tous deux la paix ?

ISABELLE, avec étonnement.

Empêcher la bataille ?

GUERRERO, souriant.

Est-ce que ma fortune
N'en gagna pas assez, pour en empêcher une ?

ISABELLE.

D'un mot ?

GUERRERO, avec abandon.

Un mot, souvent, ne suffit-il donc pas
Pour renverser un trône, ou changer des Etats ?...
Une clause empêchait le traité de se faire,
Je la remplis.

Davalos, qui l'écoutait avidement, pousse à ce mot un cri étouffé, et se cache le visage dans les mains.

ALVAR.

Comment ?

GUERRERO.

Un projet salutaire,

Désignant son père.

Qui, près de mon soutien, m'est venu de là-haut.

ALVAR, avec élan.

Ah ! c'est digne de vous.

GUERRERO.

Je le crois. Mais il faut

S'approchant de la table.]

Que, tous, nous concourions à ce dessein de maître.

ALVAR, avec élan.

Oui.

GUERRERO.

Mon père a sa part,... part bien lourde peut-être.

A Alvar.

A toi.

ALVAR.

Parlez.

GUERRERO, écrivant

Le prince est au palais Smarra.
Remets-lui ce papier : il lira, signera,
Et toi, reviens ensuite en ce lieu.

ALVAR.

Vous le rendre ?

GUERRERO.

Après un court silence.

A moi ?... Non, pas à moi, je ne pourrai l'attendre ;

Avec force.

Non, à mon père... Alvar, ce soir, je te le dis,
L'Espagne et le Mexique honoreront mon fils.

Il le serre vivement entre ses bras, puis avec effort.

Va.

Alvar sort.

Au Tueur.

J'accepte et te suis.

Le Tueur sort.

Et vous, chère Isabelle,

Maintenant...

ISABELLE, vivement.

Vous quitter ?

GUERRERO.

Oui, la junte m'appelle.

ISABELLE, avec crainte.

La junte !

GUERRERO, d'une voix calme.

En ce lieu seul, je pourrai tout régler.

ISABELLE, avec terreur.

Mais la junte vous hait !

GUERRERO, souriant.

N'allez-vous pas trembler ?

Avec tendresse.

N'y vais-je pas avec mon père ?... Pauvre femme !
Le sort, depuis quinze ans, a tant brisé votre âme,
Que même en ses faveurs vous redoutez ses coups ;
Mais ouvrez donc les yeux, regardez près de vous :
Tout ne vous dit-il pas que c'est un jour de fête ?...
J'étais désespéré,... je relève la tête ;...
Mon père me fuyait comme on fuit un maudit,...
Voyez,... il se rapproche,... il m'aime :... il me l'a dit...

Se retournant vers Davalos, qui, tout pâle, se contient à peine.

Donnez-moi donc la main, mon père, devant elle,
Pour rassurer son cœur.

Davalos la lui tend, sans prononcer une parole. Guerrero la tenant pressée.

Hé bien, chère Isabelle,
Me croyez-vous, enfin? Serait-il mon appui,
Si je ne marchais pas à mon salut?

ISABELLE.

Oui, oui!...
Vous me persuadez, ma crainte était chimère.

GUERRERO, lui faisant doucement remonter le théâtre.

Retournez près d'Alvar, et près de votre frère.

ISABELLE, d'une voix lente.

J'y vais... Eh! quand pourrai-je espérer vous revoir?

GUERRERO.

Tout sera terminé, je pense, avant ce soir.

Elle s'éloigne, conduite par Guerrero. A peine la croit-il sortie, qu'il redescend vivement en scène; Davalos, qui est resté immobile, court à lui, et se jetant dans ses bras en fondant en larmes.

DAVALOS.

O mon fils!

GUERRERO, l'embrassant.

Pleurs sacrés!... paternelles étreintes!...
Dieu me rend donc enfin à vos caresses saintes!...

Avec énergie, et se dégageant.

A la junte !

Au moment où il vient de prononcer ces mots, et où il s'apprête à sortir, Isabelle qui a reparu au fond de la scène, la descend vivement, court à lui, et d'une voix altérée, mais ferme.

ISABELLE.

Arrêtez.

GUERRERO, avec un cri de douleur

O ciel !

ISABELLE.

Il faut parler...

Qu'osez-vous méditer ?

GUERRERO.

Qu'avez-vous à trembler ?

ISABELLE.

Quel est ce plan fatal ?

GUERRERO.

Comment ?.. quelle apparence ?

ISABELLE.

Votre père pleure ! Ah ! loin de vous l'espérance
De tromper mes terreurs ou d'écarter mes pas :
Quels que soient vos desseins, je ne vous quitte pas...
Je le sens,... je le sais,... c'est une œuvre fatale...
Quand Alvar est parti, je vous ai vu tout pâle !

LE TUEUR, paraissant sur la première marche de la porte latérale, et d'une voix forte.

La junte accepte.

GUERRERO.

O Dieu !

ISABELLE, avec terreur.

La junte !

GUERRERO, à Davalos, en montrant Isabelle.

Eloignez-là.

ISABELLE, à Guerrero, avec force.

Je vous y suis.

GUERRERO.

Vous ! vous !

ISABELLE.

Si votre place est là,
La mienne aussi...

DAVALOS.

Partez, par pitié pour vous-même.

ISABELLE.

Moi, qu'importe ? je veux tout savoir.

GUERRERO, avec douleur.

Dieu suprême !
Tu n'as donc pas trouvé le calice assez plein ?
Les perdre tous les deux avec le front serein,
Ce n'est donc pas assez pour que tu te désarmes ?
Il faut, il faut encor que j'assiste à ses larmes !

Prenant la main de son père.

Soyez donc mon témoin en ces cruels instants,
Et vous, fille du Cid, du courage, il est temps !

ISABELLE.

J'en ai.

GUERRERO.

Ce peuple veut un gage de vengeance,
Un gage à sa farouche et sombre indépendance :
Par un coup solennel, puisse se consacrer...
Ce gage, c'est ma tête,... et je vais la livrer!

ISABELLE, avec désespoir.

Mourir!

GUERRERO.

Sauver,... sauver deux nations peut-être!

ISABELLE.

Mourir!

GUERRERO.

Me racheter!

ISABELLE.

Mais mourir!

GUERRERO, avec une exaltation croissante.

Non, renaître,...
Renaître à l'héroïsme!... Ah! chassez vos douleurs;
Le moment est passé des regrets et des pleurs :
C'est hier, quand le sort me condamnait à vivre
Que de vos désespoirs il fallait me poursuivre;
Mais maintenant levons nos mains avec transport,
Et crions : ô mon Dieu! merci de cette mort!

ISABELLE.

Merci de cette mort !

GUERRERO, avec énergie.

Je la veux, je l'appelle !
J'ai soif de châtiment ! Sachez tout, Isabelle :
Depuis hier, depuis que pour m'anéantir
J'ai vu du sein des morts mon vieux père sortir,
Je n'ai plus qu'un besoin :... l'échafaud ! oui, pour juge
Le peuple tout entier,... la peine pour refuge !...
Et quand, aux yeux de tous, ce soir, j'apparaîtrai
Sur ce trône sanglant par mes mains préparé ;
Lorsque, jetant aux vents mon manteau de victoire,
Je leur dévoilerai ce qu'en quinze ans de gloire
Ce cœur martyr souffrit, endura, dévora,
Et que pour terminer ma tête tombera,
Il faudra bien enfin que le pardon commence,
Et que mon châtiment me serve d'innocence !

ISABELLE.

Ah ! je t'arrêterai !

GUERRERO.

Vous ne le ferez pas !
Un tel cœur ne saurait maudire un tel trépas.

ISABELLE.

Et tu penses que c'est en ce moment d'ivresse,
Quand tu me rends le dieu qu'adora ma jeunesse,
Que je vais consentir à m'arracher à toi ?
Non !... non !... tout ton forfait est expié pour moi.

Plus d'espagnol, de duc, Guerrero seul demeure.
Et je ne veux pas, moi, qu'ici Guerrero meure!

GUERRERO.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Je ne suis qu'une femme, il est vrai,
Mais je suis Isabelle, et je te sauverai!

Mouvement de Guerrero.

Malgré toi, malgré tout, vers le prince je vole,
J'invoque son honneur, sa pitié, sa parole;
Et ramenant enfin ton prince...

GUERRERO, avec énergie.

Et votre fils?

ISABELLE.

Mon fils?

GUERRERO.

Pour qui tant de mortels défis?

ISABELLE, avec terreur.

O ciel!

GUERRERO.

Si je ne meurs, voilà sa vie... Entendre
Insulter à son nom sans pouvoir le défendre,
Etre lâche ou tuer...

ISABELLE.

Taisez-vous! c'est affreux!

GUERRERO.

Maudire et sa naissance, et le ciel, et nous deux...

ISABELLE.

Taisez-vous! taisez-vous!...

GUERRERO.

Et s'abhorrant lui-même,
Désespéré, perdu, frappé de l'anathème,
Se lasser à la fin de vivre et de souffrir,
Parce que Guerrero n'aura pas su mourir!
Oh! lâcheté! Cela ne sera pas.

DAVALOS, allant à Isabelle, et lui prenant la main, d'une voix contenue.

Ma fille,
Croyez-vous que celui dont il est la famille,
Qui le reçut enfant, soigna ses premiers jours,
Le dirigea héros et l'adora toujours,
Moins que vous-même ici de ses jours fasse compte?
Hé bien! je vous le dis,... il doit mourir!

Isabelle tombe accablée. Le Tueur, reparaissant sur le seuil de la porte, dit d'une voix forte.

LE TUEUR.

La junte.
La junte approche.

GUERRERO, avec fermeté.

Allons, c'est le moment de Dieu!
Une dernière étreinte, un dernier mot d'adieu!

Séparons-nous d'un cœur à la fois ferme et tendre ;
Ce n'est pas se quitter,... non, c'est aller s'attendre !

Il serre tendrement Isabelle dans ses bras, puis, avec résolution.

Partez.

ISABELLE, se relevant et d'une voix qu'elle cherche à affermir.

Je reste.

GUERRERO.

Vous ?

ISABELLE.

Vous fuyez de mes bras,
Mais vous m'appartenez, du moins jusqu'au trépas.
Tant que d'un seul instant Dieu vous fera la grace,
Ma place est près de vous, et je tiendrai ma place.
Il faut bien que je puisse apprendre à votre fils,
Avec vos derniers mots et vos derniers avis,
Les terribles leçons de cette heure funeste,
Puisque c'est pour lui seul que vous mourez... Je reste.

La porte latérale de droite s'ouvre, et l'on voit paraître les premiers membres de la junte.

ISABELLE, en les apercevant, pousse un cri, et puis, se retournant vers Davalos.

Soutenez-moi.

DAVALOS.

Toujours.

La junte achève d'entrer avec le Président.

LE PRÉSIDENT, à Guerrero.

Duc, tout est préparé.

GUERRERO.

Marchons!

ALVAR, dehors.

Mon père!

GUERRERO, avec désespoir.

Alvar!

ALVAR, l'apercevant.

Ah! mort!

GUERRERO, au milieu des soldats qui le conduisent au supplice.

Régénéré!

La toile tombe.

FIN.

Paris. Imp. F. LOCQUIN, 16, rue N.-D. des Victoires.

PARIS. — IMPRIMERIE FÉLIX LOCQUIN
16, RUE NOTRE DAME DES VICTOIRES